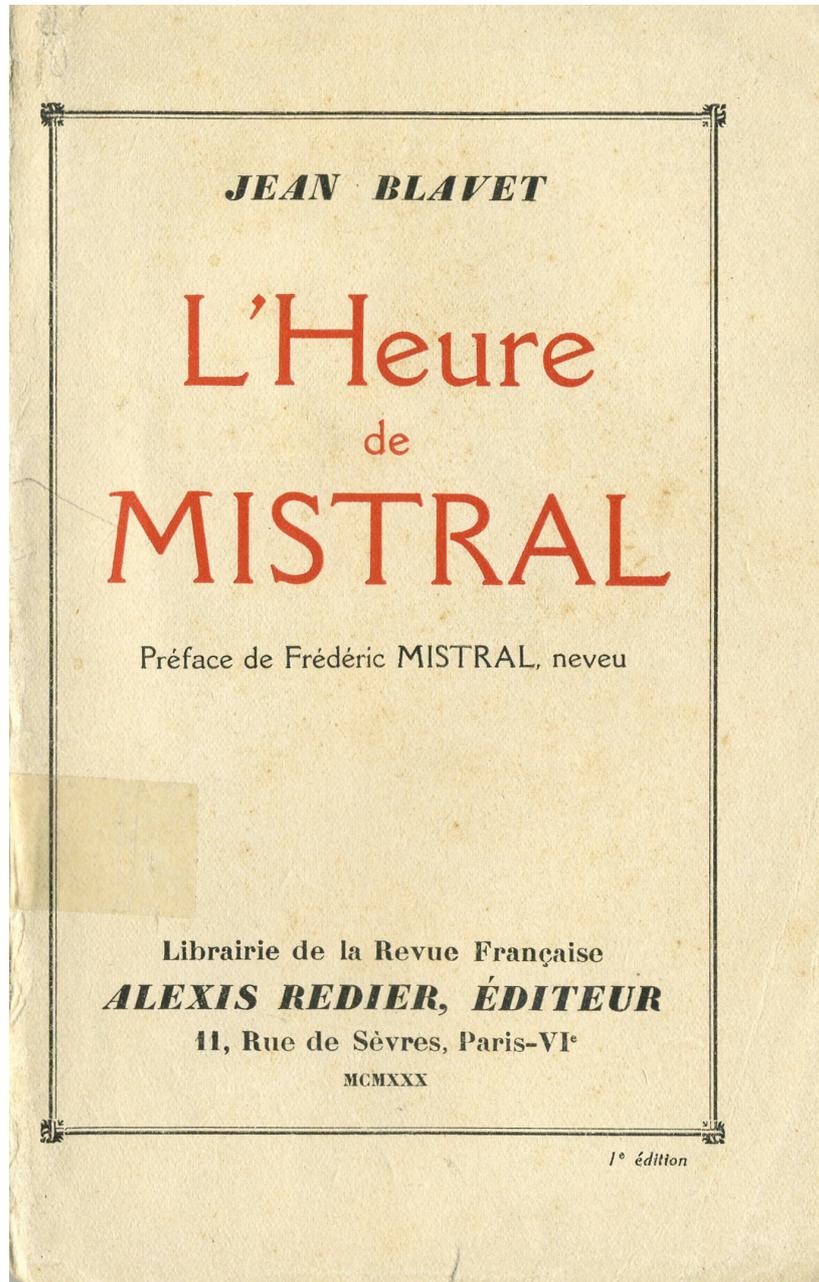


**Jean BLAVET**

**L'Heure de Mistral**



**Librairie de la Revue Française  
ALEXIS REDIER, éditeur  
11, rue de Sèvres, Paris-VI°**

# L'HEURE DE MISTRAL

## PRÉFACE

*J'ai cherché un sous-titre à l'œuvre que l'on va lire et j'ai trouvé ceci: Méditations d'un Méridional de l'époque imprécise sur le destin d'un grand poète national.*

*Comme les cigales se multiplient avec les chaleurs torrides de l'été, les Centenaires voient s'épanouir une multitude d'essais qui s'efforcent à qui mieux mieux de célébrer le souvenir du grand disparu. MISTRAL ne saurait échapper à l'éclosion merveilleuse. Ces tentatives vers une connaissance plus approfondie de la pensée mistralienne, nous les considérons avec intérêt, nous les suivrons peut-être avec passion. Mais, comme il nous est difficile de découvrir de l'inédit parmi la publicité bruyante d'aujourd'hui, nous recherchons avant toutes choses des idées et nous demandons aux auteurs que hante le rêve du Maillanais de marquer des tendances.*

*Tendances des générations nouvelles, qui vivent dans le respect propagé par les anciens, et qui, faisant abstraction de la personne elle-même, inconnue et seulement évoquée à leur mémoire, se confinent dans l'étude des livres, seuls demeurés pour la postérité.*

*Actualité de MISTRAL. Universalité de son œuvre. Il ne pourrait nous déplaire de les voir proclamer même lorsqu'il arrive que nous voyions, à l'occasion de ces affirmations, le poète détaché de son milieu habituel d'évolution. Les cénacles ont, en effet, une tendance à perpétuer le reproche enfantin fait au Félibrige d'être une école d'arriérés. Comme la riposte est aisée.*

*Il suffit, en protestant contre une dissociation sacrilège, de rappeler que dans les milieux qui parlent, écrivent ou pensent en langue d'oc, il y a belle lurette qu'on a proclamé cette actualité, cette universalité. Cela bien avant que les snobs du Boulevard ou les revues d'avant-garde aient fait entendre leurs ricanements et nommé MISTRAL, en dépit du philosophe des Olivades, un simple rimailleur de clocher. Qui nous dit d'ailleurs, si l'on n'y prenait pas garde, que les "descoucounaire" de MISTRAL ne s'ingénieraient point à maintenir la tradition néfaste!*

*Mais — Dieu merci! — disciples de MISTRAL et continuateurs de sa doctrine n'ont point attendu 1930 pour l'adopter comme leur père spirituel et se nourrir de son enseignement. Le temps ne fera que souligner la valeur d'exemple de cette vie harmonieuse. Elle ne fera qu'étendre la portée d'une leçon qui prêche l'ordre et l'idéal au siècle de l'égoïsme et de la confusion.*

Jean BLAVET, que ses origines ont placé à bonne école, a su précisément exprimer en termes élevés la synthèse de l'histoire du peuple méridional depuis l'apparition du Félibrige. Cet animateur d'un Jeune-Midi qui veut garder " contre les tempêtes et les orages ", sa puissance d'originalité et de vertu, a conservé au fond de soi la tradition fédéraliste que son père enseigna aux côtés de Marius ANDRÉ et de Charles MAURRAS.

Si le politique s'efforce en lui, au moment précis où s'ébauchent des projets de fédération internationale de retrouver dans l'attitude réaliste de MISTRAL des antennes pour l'avenir, l'homme de race sait aussi que la vie maillanaise du Maître fournit la clef de tant d'énigmes où d'obscurs pédagogues achèvent de perdre la vue. Il sait qu'avant de se hausser jusqu'à l'universel, l'œuvre mistralienne s'est enracinée dans l'humus natal.

Il ne s'obstine pas dans une mode de fraîche date qui voudrait situer MISTRAL l'horizon d'un pacifisme humanitaire et se borne à évoquer des analogies ou à signaler des rapprochements.

Ne laissant à la tendance d'un MISTRAL paneuropéen que sa part légitime, le vigoureux auteur de Fizoune s'attache avant tout à la rigueur des revendications provinciales chez celui qui réclama, avant de célébrer les fastes de la Latinité, une vie de la plus grande liberté pour les compagnons de son peuple.

A ceux qui croiraient encore qu'on peut impunément disperser à tous vents la poussière des nationalités, JEAN BLAVET rappelle les protestations contre le bâillon mis à la langue d'origine et les luttes terminées en fait par la victoire des protestataires.

Il réunit ainsi dans une pensée suprême de conciliation les inquiétudes d'aujourd'hui et les certitudes d'hier.

Ces méditations, je n'étais peut-être pas le mieux qualifié pour les présenter au public. Sans doute, l'honneur en est échu au grand nom que je m'efforce de porter dignement. Mais j'ai surtout la conviction que l'élite à qui s'adressent ces pages d'opportunité, loin de chercher de pernicieuses raisons à cette préface, fera d'elle-même la liaison entre cette Heure de Mistral concrétisée dans un Manifeste ardent, et la Déclaration des Félibres Fédéralistes, signée jadis par MAURRAS et AMOURETTI, d'une part, et, d'autre part, la Déclaration du Comité d'Action des Revendications Nationales du Midi, dont je fus, il y a quelques années, l'un des rédacteurs.

Une aversion semblable à l'égard d'une centralisation outrancière inspire ces Manifestes.

Aversion née du malaise qui paralyse dans tous les domaines l'activité nationale.

Sur ce point, le choix d'un idéal politique cesse de créer des divergences. Contre François 1er et contre Richelieu, contre les Jacobins et contre Napoléon, les régionalistes de tous bords dressent l'unanimité de leurs consciences libres. Maillane est là qui les guide et les instruit éternellement. Car à Maillane il faut chercher autre

*chose que des variations sur l'éclat d'une œuvre ou la beauté d'une langue. Jeux d'esthètes ou de ministres, cela ne compte pas pour nous!*

*Aujourd'hui, un aîné de la guerre a voulu simplement, par-dessus les années de souffrances et d'efforts, tendre une main fraternelle à la génération cadette et s'écrie avec JEAN BLAVET:*

*— Serrons bien fort sur notre cœur le secret que MISTRAL a enseigné à notre race.*

Frédéric MISTRAL, neveu.

**CECI N'EST QU'UN HOMMAGE UN HOMMAGE  
DE L'APRÈS-GUERRE AU PREMIER  
ET AU PLUS GRAND DES FÉLIBRES**

**VEGUEN VENI**

*S'aco's pas vuei, sara deman:  
Duro jamai, quand plou o nèvo;  
Per touti lou soulèu se lèvo,  
E grum d'eigagno en se fourmant  
Autant luis coume diamant.*

**Frédéric MISTRAL.**

\*\*\*\*\*

## ÉVOCATION

Elles sont là, courtes et grises, dans l'extase de la nuit d'été.

Sous un ciel clouté d'étoiles, comme des bêtes accroupies en rond après l'ardeur du jour, elles dorment leur sommeil de pierre, heureuses de sentir la fraîcheur du matin couler entre leurs arches.

La ville se repose. Les villes du Midi ne savent pas dormir. Quand les grands pins de l'horizon ont intercepté le dernier rayon de soleil, elles poursuivent en leurs yeux clos le rêve lumineux leurs paupières retiennent l'éblouissement enchanteur.

Les Arènes sont là qui gardent en leurs voûtes jumelles la magie du passé millénaire. Immuables témoins des civilisations, elles ont adhéré au sol d'où elles naquirent, insensibles à l'orage ou au feu, symboles de la permanence des choses et de la fugacité des hommes. Et cependant d'un siècle à l'autre les mêmes profils de médaille ont porté une ombre exacte sûr leur immobilité.

Il est l'heure muette de toutes les époques, à l'aube, en juin, quand le cirque se recueille pour les fêtes qu'attend le peuple, dans l'ivresse des beaux spectacles et des combats émouvants. La même heure tremblante, de l'Empire assagi sous la paix antonine jusqu'à la paix gagnée par les poilus de Gaule.

Mais déjà une couronne blanche se pose sur leurs cimes.

Une vaste lueur tombe d'en haut et mange l'ombre.

Dans la gloire du jour qui monte, la bête s'est redressée sur ses pattes. Elle piaffe, elle aspire l'air frais et son hennissement se répercute à l'infini. Et des nains qui sont des hommes commencent à l'apprêter pour la réjouissance.

Peu à peu, la foule envahit les gradins. Des appels s'entrecroisent et les rires des femmes s'égrènent en un chœur de grelots. Ruche bourdonnante où se prépare le miel de la joie populaire. Des valets aux bras nus ratissent le sable de l'arène. L'amphithéâtre est noir d'un peuple que l'impatience gagne et que le soleil enfièvre. La rumeur s'enfle, les spectateurs trépignent, lorsqu'un signal vient tout à coup fixer l'attention et marquer l'heure du silence.

Visages nets des mâles et yeux ardents des femmes qui demeurent inébranlables sous l'assaut de l'insolation, l'Histoire vous reconnaît qui vous voit éternellement semblables à vous-mêmes, remués par l'héroïsme des bestiaires et par celui des toreros.

Aux pieds de ces statues figées par l'art des luttes antiques, un homme multiplie contre un taureau exaspéré la tension de ses muscles et les ruses de son esprit. Il fonce sur lui, puis s'en éloigne et les masques contractés frémissent de le voir déchiré par la gueule qui bave. Vaine inquiétude. L'homme s'écarte ou bien s'élanche et d'un geste assuré, voici que dans la peau velue, il a planté son glaive à l'endroit vulnérable. Alors une clameur innombrable emplit le cirque et converge vers lui. Tout le peuple est debout qui crie sa joie d'avoir eu peur. L'arène est criblée d'offrandes. Des femmes

qui pleurent sont prêtes aux abandons et des amants malheureux rêvent de ressembler un jour au vainqueur. Mais à tous ces vivats l'homme sourit, modeste, dans la majesté d'une volonté triomphante, heureux seulement d'avoir donné une âme au monument de pierre.

Ainsi parut MISTRAL.

Il avait pénétré dans les Arènes occitanes, délaissées par les fils de la terre et honnies par l'État. Dans l'ombre épaisse, il sonna le premier coup de clairon de la langue-mère. Puis ayant appelé, il prit à bras le corps le préjugé provincial.

Et bientôt, ceux de son sang accoururent et s'écrasèrent pour l'écouter.

Et quand il eut fini, tous se levèrent et lui firent une ovation sans fin et le bénirent d'avoir rendu une âme au tombeau de leur race.

Dans trois mille ans, les grillons bruns répéteront son nom parmi les soirées étouffantes et les descendants de nos enfants, à la veillée, liront ses vers comme des psaumes, en nommant *Calendal* la Bible du terroir.

## I

### Portrait

Il fut de sa terre et de sa race. Rien que de sa terre. Rien que de sa race. Comme un cyprès immense et volontaire, inaccessible à la bourrasque.

Il n'était qu'un espoir de la création qu'on le préparait déjà à cette simplicité antique qui ne l'abandonna jamais: c'est en glanant des épis d'or que Délaïde Poullinet fut glanée par son père. Des senteurs fortes devaient ce jour-là embaumer la campagne.

En fait de bagatelles, on mit dans son berceau avec le grain de sel et le quignon de pain, les hochets de la sagesse paysanne. Et parce que de bonnes vieilles drapées de traditions l'avaient à son premier regard supplié d'être plein comme un œuf, il nourrit son enfance des sornettes des mas et des légendes de la plus belle vie. Il fut ainsi un rêve permanent d'illusion et de gloire.

Il apprit Dieu parmi le silence des pâtres émus à la veillée par la lecture de *l'Imitation* et tant de fois les bergers de son père l'avaient plongé dans les seaux à traire qu'il croyait à la fin qu'on baptisait avec de bon lait blanc les gens de sa Provence.

Il apprit l'homme en le sentant heureux d'œuvrer dans la nature avec la joie du lendemain. Car il fut d'une époque où l'on savait jouir de l'heure, la sachant brève, et où le désir de parvenir à ses fins valait mieux que la certitude du résultat obtenu.

On le mit à l'école de son village par convenance.

Mais il préférait fumer les pipes de son père en les bourrant de barbe de maïs ou se tailler des sifflets de bouleau. Et les escapades au pays de Papeligosse lui apprirent sur la malignité du genre humain plus que les leçons des magisters à bésicles.

Il fallut le punir de cette assiduité à rebours. On se rappela qu'un vieux couvent perdu dans la garrigue servait de gagne-pain à un barbon, éducateur par nécessité et échangiste par tempérament qui se faisait payer le prix de ses thèmes en jarres d'huile et en tonneaux d'olives. Mais la montagnette de Saint-Michel de Frigolet, sur son crâne de rocs et de rocailles, portait une telle perruque de thym et d'asphodèle que le petit Mistral s'en pénétra tout l'être et que le plus bel enseignement qu'il retira de cette école de plein air fut de savourer à l'âge des attentes le doux climat de son pays.

Si l'on songe que le confesseur de l'endroit devait marquer avec des brins de menthe les pages de son bréviaire, qu'à coup sûr, le professeur de solfège battait les temps avec quelque cep décati et que les marinades d'un cuisinier noir résumaient toute la flore des clapiers voisins, on ne saurait s'étonner que tant de parfums se soient attachés à la légende de Frédéric.

Il en était tout imbibé quand les écoliers du pensionnat Dupuy, en Avignon, le virent entrer dans leurs classes de l'air gêné du paysan privé d'espace. Roumanille, avec son flair de jardinier, le repéra sans tarder et l'invisible communion de la poésie et de l'amitié l'initia bientôt aux mystères du Félibrige presque autant qu'aux secrets apparents de la peau d'âne des bacheliers.

Petit Mistral — Mistralet — perdu dans le troupeau des écoliers de la Nation, je te vois désormais marque pour ton histoire.

Tu as des yeux francs et des regards très droits, des cheveux souples, et de ton menton sourd un duvet conquérant. La sainte étoile te guide et Roumanille, ton roi Mage, t'a porté les présents de la Gloire. Tu n'as plus rien à redouter des mensonges du monde. Ta vie d'enfant a ceint ton cœur intact d'un bouclier de lumière.

Quand les robes jaunes te verront à leur barre, altéré pour n'avoir pas osé t'asseoir aux cafés de la ville, avec des “ godillots “ blanchis par la poussière du voyage et de rudes habits de style campagnard, ils surprendront quand même en tes regards un orgueil sans forfanterie et comme une volonté de dominer. C'est que les maraîchers venus de ton pays pour vendre aux citadins leurs aubergines auront fait à ta timidité un cortège de courage et que tu te sentiras protégé par leur patronage ingénu.

Quand les robes rouges t'apprendront dans la solennité aristocratique de leur capitale le droit qui sert indifféremment la justice ou l'injustice, Anselme MATHIEU sera là pour t'arracher à la bêtise des examens prétentieux. À le regarder tresser avec onction des boucles brunes, tu ne pourras plus oublier le front haut des arlésiennes. Et les noëls chantés en provençal dans les églises maintiendront pour toujours à tes oreilles l'harmonie du parler de tes pâtres.

Te voici équipé pour la grande aventure, jeune homme dont la cravate vole au mistral. Ta toge d'avocat, monte-la dans le grenier du Mas du Juge pour que les rats la grignotent. Tu n'as pas besoin d'un uniforme pour défendre tes pairs en atavisme et la

fortune de leur âme ancestrale. Tu as laissé sur le Cours Mirabeau cette gêne qui te venait de ton village. Tes attitudes de “ Monsieur “ te revêtent de gravité.

Mais il faut se réjouir d'une métamorphose qui te confère aux yeux du monde une prééminence qui semble l'indice d'une supériorité de l'esprit et te permet de traiter de plain-pied avec les gens de qualité.

\*

\* \*

Il est rentré au mas sans morgue et sans honte.

À vingt ans. Et, seule, la mort pourra l'y reprendre.

À vingt ans, quand d'autres élisent ce moment pour fuir leur destinée. Sa destinée à lui est de s'y confiner pour l'honneur de la Provence.

On le regarde avec respect. Il porte son chapeau comme un panache, son nom comme un symbole. Un nom de lutte qui mugit. Un chapeau aux bords immenses qui rallie. Les filles l'admirent et n'osent le lui dire. Les garçons chérissent sa façon bonhomme de les traiter et s'il le leur demandait, ils se jetteraient au Rhône pour lui.

Les vieux se taisent pour mieux l'entendre. Et sa mère, en le voyant rêvasser sous un saule, explique gravement qu'il travaille.

Un monde de bouviers, de sarcleuses gravite autour de sa jeunesse. Un paysan lui transmet la science des plantes. Un vieux gardien de brebis, celle des astres. Jamais la Faculté ne lui montra tant de choses à la fois et avec tant de conviction. Il sent que les plus belles vérités ne poussent pas dans les palais officiels et que toute sagesse vient des simples: dans leurs histoires, ils mettent tant de merveille, dans leurs tableaux tant de couleur qu'il découvre en eux les purs artistes du Bon Dieu.

Alors, son cœur se gonfle et son cerveau bouillonne, tandis que les derniers échos de la première assemblée des précurseurs de la Renaissance tintent encore à son oreille.

*Cantas, cantas, magnanarello*  
*Que la culido es cantarello (1).*

(1) Chantez, chantez, magnanarelles. — Car la cueillette aime les chants. *Mireille*.

Un matin de mai, parmi d'autres jouvencelles rieuses en train de défeuiller les rameaux de mûriers, Mistral a reconnu Mireille en ses quinze ans.

Délicieuse fillette pétrie de joie heureuse et d'espérance. Vierge suave, emblème de grâce et de fraîcheur. Mireille n'a plus les naïvetés de l'enfance, elle n'a point encore les roueries de la femme. Elle est la fleur qui s'ouvre à l'aube, à la rosée, à la magnifique contemplation du poète. Elle sent bon comme un bouquet. Elle murmure

comme une eau claire. Rien ne l'égalera dans le génie de demain: elle est unique, elle est Mireille.

Par la main, il la prit rougissante et la conduisit au temple de la mémoire des hommes.

Elle sera l'exaltation incessante de son action, à travers la fiction, à travers l'exégèse. Et lorsqu'il sertira en Iles d'Or les perles rares de son œuvre, elle l'inspirera comme une figurine jaillie d'une argile divine.

C'est elle qu'il verra descendre, les yeux baissés, les escaliers de Saint- Trophime, à la tombée de la nuit, et le monde entier la prendra en grâce à cause de sa finesse.

Elle est modeste et raison. Elle a des grâces infinies pour demeurer fidèle à son amour en se gardant des marques d'irrespect habituelles à la jeunesse contrariée. Mistral n'aura qu'à l'évoquer pour prêter à son propre dessein la patience des temps meilleurs.

Elle fut l'esprit charmant qui hantait les agapes de Fontségugne.

À Mistral elle donnera une jeunesse éternelle et grâce à elle, le chantre ne vieillira qu'en apparence.

Ses cheveux blancs seront les fleurs d'un printemps qui ne sait pas mourir.

Cette enfant de vitrail, si obstinée dans sa passion, qui n'a de joie qu'en son milieu, c'est toute la Provence.

Et le visage de trente ans dont un burin fameux traduisit, avec la majesté des grands poètes, la beauté mâle et sobre, restera pour la postérité le visage du premier amant de Mireille.

## II

### RESTITUTION

Il aura fallu l'épreuve déprimante de cinq années de destruction et de ruines pour restituer au patriarche de Maillane la place qui lui revient dans le cycle universel de la pensée contemporaine.

La silhouette magistrale, couronnée de neige sous un feutre d'épopée, peut maintenant se profiler dans ce décor du Félibrige, que des esprits injustes ou bornés considérèrent si longtemps comme le tréteau des marionnettes méridionales. La gloire qui s'ajoute au génie des morts a chassé les guêpes importunes qui bourdonnaient encore autour de la ruche occitane.

\* \*

Dans la ville gallo-romaine, sage et belle dans la grandeur de son passé, des concitoyens sans rancune ont élevé dans un bosquet planté de roseaux une statue empreinte d'une mélancolie étrange. C'est Daudet qui médite. À contempler sous le soleil joyeux de là-bas ce visage noyé de remords, j'ai cru comprendre un jour que les *Lettres de mon Moulin* eussent, à elles seules, assuré son immortalité....

Jusqu'à la guerre, et peut-être pendant la guerre elle-même, la légende d'un Midi dérisoire s'était perpétuée.

Au seuil de sa deuxième tartarinade, l'ironiste impitoyable et délicieux tenait à rappeler que Mistral lui-même gardait l'accent.

L'apostrophe fameuse de Lamartine au moment de l'éclosion de *Mireille*, on l'avait prestement reléguée dans quelque carton poussiéreux des archives provinciales.

Ce paysan ancré dans son village, avec qui tant d'universités étrangères s'honoraient de correspondre, qui partageait parfois la table des souverains, on souriait de l'entendre nommer l'*empereur dou Miejour* et de le voir dans le même temps, refuser l'épée et le bicorne de l'Académie.

Il n'avait d'original que son génie et cette poésie olympienne qui faisait rêver les gardians dans leur solitude de Camargue.

Mais, ceci mis à part, on lui aurait volontiers attribué les mièvreries du peuple qu'il chantait et cette manie d'une admiration de soi qui paraissait le propre des gens du Sud.

Une critique exceptionnellement pénétrante concédait tout au plus qu'il échappait par la profondeur de son œuvre à cette ambiance de fantaisie et de légèreté si propice aux calembours des commis-voyageurs ou aux galéjades des chasseurs de casquettes.

Mais les autres, — c'est-à-dire tous ceux qui n'étaient point le "Maître" — on vous les aurait conduits en farandole à la foire du Trône pour les exhiber à tout Paris, en leur faisant répéter la scène du tambourinaire de Valmajour.

A cette époque, les *Marius* de théâtre étaient encore à naître. Mais Pégomas haranguait ses électeurs par le truchement d'un phonographe. Tous les robins en herbe partis à la conquête de Paris jetaient des coups d'épaule à renverser les ministères les plus solides. Et la Canebière, hantée par les mercantis levantins, symbolisait des Alpes aux Pyrénées la *province* si merveilleusement jaillie de l'équilibre gréco-latin.

Il ne manquait qu'une rose au bouquet. On la joignit aux autres, écarlate et sanglante.

Du peuple des tutupanpans on fit un peuple de pleutres et pour couvrir d'autres défaillances, on accusa de trahison... un corps d'armée! Ni *plusse*, ni *moinsse*.

Cette galéjade-là, il faut avouer qu'elle dépassait les autres de cent coudées.

\*

\* \*

Ainsi s'entretenait cette atmosphère d'indulgence qu'on accorde avec quelque dédain aux habitants du pays d'Oc et dont on faillit envelopper le chantre de *Mireille* lui-même, cet homme si mystérieusement ensorcelé qu'on imaginait les vers tombant de sa plume à la première romance du rossignol.

Voyez, murmurait-on, de quelles touches délicates il a brossé les thèmes coutumiers. Ecoutez en quels termes enfantins la fille de Maître Ramon révèle sa passion aux Saintes:

*Siéu uno chatouno  
Qu'ame un jouveinet,  
Lou bèu Vincenet!  
Iéu l'ame, Santouno,  
De tout moun senet (1).*

Quand *Nerte* compare les insistances de Rodrigue à une boisson rouge “ qui la séduit, la délecte et brusquement l'étourdit “, tous ceux qui ne s'étaient pas imposés le devoir de lire dans le texte, évoquaient aussitôt la phrase d'opérette:

— Oh! ce Vincent! Comme il sait gentiment tout dire.

Et il suffisait d'isoler un vers de *Calendal* tel que celui-ci:

*Dieu es tout bèu, tout grand, tout mètre (2)*

pour réduire aux convictions d'un jeune catéchumène la philosophie religieuse de Mistral.

(1) Je ne suis qu'une jouvencelle — Qui aime un joveineau — Le beau Vincent — Je l'aime, chères Saintes — de tout mon cœur. *Mireille*, Chant X.

(2) Dieu est tout beau, tout grand et maître souverain. *Calendal*, Chant IV.

On parvient de la sorte, par déformation ou par aveuglement, à rabaisser la psychologie des personnages mistraliens en leur reprochant je ne sais quelle inconsistance comme à ce héros de *Calendal* qui, pour l'amour d'Estérelle, découronne le Ventoux de ses mélèzes, mais qui paraît avoir trop de lumières des origines de sa Provence — comme à ce Comte Séveran, ruffian et chevalier, qui semble porter la marque de deux siècles — comme à ce Drac fantastique qui, par les clairs de lune, vient frôler les jeunes baigneuses du Rhône.

Une telle interprétation qui procède, soit d'une erreur de tendance, soit d'une philosophie préconçue ne se serait pas produite, si l'on avait saisi le sens véritable et l'exacte portée d'une vie délibérément vécue loin du tumulte des cités et impérieusement tendue vers l'exaltation de la race.

C'est ce dernier sentiment qui n'a cessé d'inspirer le poète sur la longue route suivie depuis le Collège Dupuy jusqu'au tombeau de la Reine-Jeanne. C'est lui que toute forme d'expression, parlée ou écrite, s'est attachée à mettre en relief. C'est lui qui forme le substratum de la Doctrine du Félibrige.

Voilà pourquoi c'est blasphémer le nom sacré que de tenter de séparer deux hommes, dont l'un demeurerait le barde homérique voué à la postérité, don't l'autre incarnerait ces amuseurs enrubannés de Cours d'Amour qui s'essayent à reconstituer les jeux médiévaux du Gay-Sçavoir.

Mistral, sans le Félibrige, c'est le berger sans son troupeau. Autant priver Barrès de sa Lorraine. Autant jeter au puits la clef du grand mystère.

On a tant cherché à dresser Mistral contre Mistral, sous le prétexte d'expurger son œuvre des scories impures, avec le dessein prétendu de le porter au plus haut sommet de lui-même, qu'il paraît nécessaire d'affirmer aujourd'hui que toute pierre mistralienne est une pierre apportée à l'édifice félibréen.

Si nous sommes d'accord avec ceux qu'anime la juste préoccupation de l'universel pour tenter d'élever la pensée du Maillanais sur le plan de l'esprit humain, nous croyons que le point d'appui le plus durable de cette élévation doit être recherché dans le sentiment de la race.

La notion d'éternité n'est-elle point restreinte et limitée, lorsqu'elle régit les relations spirituelles des hommes et que toute hantise de l'au-delà en est exclue? Alors que l'homme apparut sur la Terre, voici des dizaines de milliers d'années et qu'un cycle supérieur l'attend peut-être au détour de ce siècle, la grande poésie qui ennoblit son existence et fixe la marche de son rêve n'est vieille que de deux mille ans avec Virgile, de trois mille avec Homère.

L'évocation de ces deux noms restitue ainsi au concept de la race ce caractère de permanence qu'on a semblé lui contester. Loin de représenter des races disparues, Homère et Virgile n'évoquent en définitive qu'une même race éternellement renaissante, celle dont une mer majestueuse baigne les terres sœurs: la race qui sait toujours remettre à l'heure nécessaire entre des mains prédestinées, le flambeau de la latinité.

*Amo de longo renadivo,  
Amo jouiouse e fiero e vivo... (1).*

(1) Âme sans cesse renaissante — Ame joyeuse et fière et vive. *Calendal, I.*

Cette âme joyeuse et fière et vive, les sept Villes du vieil Homère l'ont un jour retrouvée dans Rome aux sept collines, tandis que la *Maire Prouvènço* s'appêtait à lever devant elle l'étoile aux sept rayons du Félibrige mistralien.

Dans dix mille ans, peut-être, le soc d'une charrue mécanique heurtera une cigale d'or (1) et les historiens expliqueront qu'elle avait été donnée à un adolescent de Provence par son père Virgile qui la tenait du vieil Homère, son aïeul.

Et la Science, en se trompant, dira pour une fois la vérité humaine.

(1) La cigale d'or est l'insigne Chefs du Félibrige.

### III

## Apôtre d'une race

Sur la marche glorieuse d'un génie avisé, chaque pas fit surgir en Frédéric Mistral un félibre plus vaste dans sa conception, plus précis dans son dessein, plus réaliste dans ses moyens.

Le premier poème à qui le hasard d'une amitié enthousiaste permit de fendre la foule des obscurs marquait déjà l'attachement passionné jusqu'au sacrifice, jusqu'à la volonté de renoncement, à la nature de sa Provence natale. On y sent monter cette odeur saine de lavande qui embaume les touffes de chênes-verts, près des chemins que domine la fine silhouette des cyprès pensifs.

Un gai soleil y sert de médecin. Il guérit tous les maux, chasse les regrets et purifie les âmes en posant des sourires sur l'inertie des choses.

Dans cette action vivifiante il n'a d'égal que son compère le mistral, un gaillard fort en gueule, fait “ pour bercer les chênes “ mais qui sait éclater aussi en accents pitoyables, comme en cet épisode où Vincent prend son père à témoin de son amour pour Mireille.

Eclats de voix. Eclats de feu. La Méditerranée les recueille sur ces grèves et dans ces calanques ciselées qui rappellent la mer d'Ionie.

Mais vous, collines des Baux, Alpilles bleues et toi, l'altière Marseille, vous n'êtes évoquées qu'en passant, comme de grandes personnes respectées. Et même, lorsque les Maries de Judée racontent à la *chatouno* leur croisade évangélique à travers la terre romaine, la Gaule chrétienne permet seulement au poète d'ouvrir aux rêves de la fillette les portes du grand royaume où l'homme apprend enfin que “ la mort, c'est la vie (1) “.

Rien autre ne transparait, ni la personnalité de la province, ni la race qui la peuple. Témoin attentif des travaux rustiques, le poète se borne à chanter un cadre qui l'enchanté. Il avait pris le soin de nous avertir en nous offrant son magnifique raisin de Crau c'est pour *les pâtres et pour les gens des mas* qu'il célèbre les amours d'une Mireille ignorée du monde comme toutes les filles de la terre. Pour eux, la chasse aux cantharides. Pour eux, l'élevage des magnans. Pour eux, l'huile rousse dans les jarres d'argile.

Mais avec *Calendal*, une voix profonde semble s'engouffrer avec le mistral sous le portique du passé.

(1) Mireille, Chant VI: E lou grand mot que l'ome óublido, veleici: la mort es la vido.

*Amo de moun país,*

*Tu que dardaies, manifèsto,  
E dins sa lengo e dins sa gèsto;  
Quand li baroun picard, alemand, bourguignoun,  
Sarravon Toulouso e Bèu-Caire,  
Tu qu'empurères de tout caire  
Contro li negri cavaucaire  
Lis ome de Marsiho eli fiéu d'Avignoun (1)*

(1) Ame de mon pays — Toi qui rayonnes, manifeste; — dans son histoire et dans sa langue; — Quand les barons picards, allemands, bourguignons — pressaient Toulouse et Beaucaire, — toi qui enflamas de partout — contre les noirs chevaucheurs — les hommes de Marseille et les fils d'Avignon. *Calendal*, Chant I.

L'apôtre se dresse majestueusement. Des vers d'une sonorité et d'une ampleur uniques évoquent cette force invisible qui jette contre l'envahisseur les fils d'une patrie menacée, qui rend aux ancêtres dans les tombeaux la vie de l'espérance. C'est l'âme superbe de la Patrie qui inspire aux tribuns l'ardeur des revendications essentielles. Il nous montre en elle une cavale frémissante dont le rugissement couvre le bruit du Rhône et du mistral, comme il couvrirait demain l'écho tapageur des guerres sanguinaires et des vaines disputes. Et recherchant en elle la Muse des Aèdes, il la convie à une communion suprême.

*Amo de longo-renadivo,  
Amo jouiouso e fièro e vivo,  
Qu'endihs dins lou brut dou Rose e dou Rousau!  
Amo di sèuvo armouniouso  
E di calanco souleiouso,  
De la patrio amo piouso,  
T'apelle! encarno-te dins mi vers prouvençau! (1)*

(1) Ame éternellement renaissante. — Ame joyeuse et fière et vive — Qui hennis dans le bruit du Rhône et de son vent — Ame des bois pleins d'harmonie. — Et des calanques pleines de soleil, — De la patrie âme pieuse — je t'appelle! incarne-toi dans mes vers provençaux!

(Voir à l'appendice I la version en vers français de *l'Invocation à l'Ame de la Provence*, d'après la traduction inédite du Majoral Jan Pagan).

Dans son berceau, *Calendal* n'a point trouvé la gloire de *Mireille*.  
C'est la rançon des œuvres fortes. Mais la résistance des juges littéraires ne fait le plus souvent qu'accentuer la marque de leur durée.

Sept ans après *Mireille* (1), le lyrique, mûri par sept années de méditations, offre à la Provence le poème symbolique de son histoire et de sa grandeur. Provence conquise par les Consuls romains. Provence gagnée au Christ. Provence courtoise et chevaleresque. Provence des laboureurs et des marins. Le sang de la nation multiple ne cesse de battre aux tempes du héros obsédé par le désir d'une femme, insaisissable et fuyante comme un esprit.

(1) *Mireille* parut en 1859. — *Calendal* en 1867.

Cette femme se nomme la fée Estérelle. Allégorie permanente qui imprègne douze chants... On peut s'étonner de voir le chantre provençal insister durant douze chants sur un thème qui est devenu le leit-motif de son existence. On ne peut qu'admirer davantage la continuité du dessein chez ce poète qui fut un homme autant qu'un artiste.

Après l'invocation à l'âme de la Provence, la note que Mistral eut soin de rédiger en *français* au bas du premier chant marqua le Félibrige pour la bataille de la vie (1).

(1) On trouvera à l'appendice II cette note reproduite *in extenso*.

Toute âme occitane tressaille au rappel de cette guerre albigeoise déclanchée au XIII<sup>e</sup> siècle dans un but d'inquisition religieuse, mais que l'esprit de lucre d'un Simon de Montfort et la diversité de ses mercenaires ne tardèrent pas à transformer en une campagne de profits égoïstes.

Avec l'excuse de la foi à redresser, le Capitaine étranger partit en guerre contre le Comte de Toulouse. Il saccagea l'une après l'autre les grandes villes du Midi, et 1214 le voyait entrer à Toulouse en triomphateur.

— Que voulez-vous, s'écrie Mistral, quand nous lisons dans les chroniques provençales le récit douloureux de cette guerre inique, nos contrées dévastées, nos villes saccagées, le peuple massacré dans les églises, la brillante noblesse du pays, l'excellent Comte de Toulouse, dépouillés, humiliés, et, d'autre part, la valeureuse résistance de nos pères aux cris enthousiastes de: *Tolosa!*

*Marselha! Avinhon! Provensa!* Il nous est impossible de ne pas être ému dans notre sang et de ne pas redire avec Lucain: — *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

Cri de douleur d'un grand peuple meurtri.

Dans une région que borne l'Ebre et la Loire, des contreforts alpins au golfe de Gascogne, des populations de croyances et de tempéraments voisins parlaient sous le même ciel une langue musicale dérivée du latin rustique, tellement en honneur que les petites Cours d'Italie l'avaient adoptée pour leurs tournois littéraires et que

Richard Cœur de Lion, las d'attendre sa rançon, s'en servait pour exhaler sa tristesse. Une législation identique régissait leurs mœurs dans un esprit de mesure et de clarté qui ne se retrouvait que dans les chants des troubadours, aussi propres avec Rimbaud d'Orange et Geoffroy Rudel à célébrer l'amour des belles dans les manoirs que le maintien des franchises dans les cités.

Sur tout cela, la bourrasque nordique souffla en violence.

Il ne restait qu'un monceau de fleurs piétinées, quand le calme revint avec la revanche.

Cette revanche est de celles qui font monter les larmes aux yeux. On ne ressuscite pas ce que la mort a touché: la civilisation occitane, poignardée dans le dos par le reître de Leicester.

Au souvenir de tant de sources taries, une colère sainte s'empare de Mistral.

— C'est toujours un grand malheur quand, par surprise, la civilisation doit céder le pas à la barbarie... le triomphe des Franchimands retarda de deux siècles la marche du progrès.

Il n'a garde d'oublier qu'à la faveur de cette défaite les populations méridionales prirent conscience de leur prestige et de l'écart psychologique qui les séparait plus que l'éloignement de leurs vainqueurs. Il sait que les victoires injustes avilissent leurs bénéficiaires en élevant les vaincus.

Il sait que l'annexion de la Provence au Royaume ne s'accomplira un jour que sur un pied d'égalité, “ comme un principal à un principal “.

Mais le poète de la race abaissée remplit une mission supérieure, il se conforme à une sorte de rite que sa personne empreint d'une solennité inusitée en traduisant son émotion de latin du XIXe siècle dans le lyrisme symbolique de *Calendal*. On comprend dès lors que le pillard sans scrupules soit devenu le tyran d'Estérelle, ce Comte Séveran, mi-gentilhomme et mi-bandit qui fait chasser son père par des valets et professe pour toute philosophie celle de l'école des cyniques.

Si le poète fait d'Estérelle l'ultime descendante de l'antique famille des Baux “ race d'aiglons, jamais vassale qui effleura de la pointe de ses ailes la crête de toutes les hauteurs “, c'est qu'elle incarne à ses yeux, non seulement la lumineuse nature provençale, mais la Provence dans le sens historique qu'il convient de donner à ce nom, celui de royaume de Provence, qui s'étendait d'Arles à Toulouse et que Montfort s'appropriait.

Et il n'est pas osé de prétendre qu'après *Calendal*, Frédéric Mistral s'évadant des frontières charmantes du pays de Mireille et renouant une tradition séculaire s'est tenu désormais pour le troubadour d'une race en même temps que pour le théoricien de son indépendance spirituelle.

Le Félibrige, ébauché dans l'insouciance des agapes de Fontségugne, a pris corps d'homme. Il a signifié désormais le grand dessein d'une génération dont Mistral formait le type le plus représentatif et à la réalisation duquel il a œuvré jusqu'à la mort. Il n'en faudrait pour preuve que la suite des actes publics du Maillanais.

Certes, il a célébré avant toutes choses le pittoresque des villes de Provence: la joyeuse Avignon “ accorte comme une soubrette de bonne maison que le mistral trousse et décoiffe “ dans la clameur sonore de ses cloches — Salon où l'on mangerait de l'ailloli jusqu'à la consommation des siècles — la bruyante Beaucaire avec sa foire qui berce l'idylle de l'Anglore et du Prince... Certes, il garde une prédilection d'artiste pour cette terre d'Arles, où d'Eyguières à Saint-Andéol, aux jours de fêtes, les gars vont se faire trouer la peau sous les yeux de leurs belles par les taureaux de Camargue.

Mais la pensée magistrale embrasse d'autres horizons.

A travers le souvenir de la vieille batellerie détrônée, le Rhône surgit dans une vallée majestueuse. Lyon guide sa marche, Lyon la sentinelle avancée du Midi dont parlait Mariéton, “ confluent modérateur des descentes du Nord “. Sur les rives du Rhin français, tumultueux et fier dans cette ambiance merveilleuse que tisse le génie, les ruines, les rochers, les sites défilent dans leur passé de légende avec la minutie d'un film coloré. Voici la Vienne antique et les vignes de la Côte Rôtie, Saint-Vallier et ses terrasses et la Table du Roi qui fait songer au rocher de la Lorelei. Et déjà les cimes émergentes du Mézenc et du Ventoux annoncent les arches du Pont Saint-Esprit et le palais gothique d'Avignon.

Fini le temps où le Rhône servait au langage des mariniers à départager deux suzerainetés. Le fleuve rapproche aujourd'hui et ne sépare plus. C'est le jeune géant, dont la voix grave retentit d'un bout à l'autre du poème du Rhône qui porte au littoral unifié les espoirs des pays de brume.

La mer de Dante et de Virgile lui garde la compagne que la plastique grecque destine aux héros de la Mythologie. Belle fille riche en couleurs, une fleur aux lèvres, Marseille travaille en plein soleil, été comme hiver, sous la surveillance mystique de N.-D. de la Garde. Et Mistral, saisi par la magie de son cadre, de la nommer “ la Capitale “.

*E nosto capitalo*

*Es Marsiho qu'en mar vei jouga li doufin (1).*

(1) Et notre capitale c'est Marseille — qui en mer voit les dauphins s'ébattre — *Lis Enfant d'Ourfiéu.*

Ne serait-elle point, avec les pêcheurs bronzés de ses tartanes, avec le cosmopolitisme de son port, la grande échappée sur les mystères de la terre?

En vérité, au fond de l'amalgane des races de passage et des trafics d'un jour, elle est surtout le point d'aboutissement des traditions du Midi. Et il suffit d'une rime du poète pour nous le rappeler.

*Ounte lou jour se lèvo, ounte s'escounde*

*Immènsi mar, pourtas nòsti marin;*

*Mai li païs li plus riche dóu mounde,*

*Emé tout soun abounde,  
Fan jamai óublida lou son dóu tambourin (1).*

(1) Jusqu'où le jour se lève et jusqu'où il se cache — immenses mers vous portez nos marins; — mais les contrées les plus riches du monde, — avec leur opulence, — ne font jamais oublier le son du tambourin — *Lis Enfant d'Ourfiéu (Lis Isclo d'or)*.

Le tambourin! Le tambourin et la coiffe des Arlésiennes. Cela n'est rien. Des hochets pour ces enfants de Méridionaux. Et cependant, cela résume l'originalité d'une race, sa raison d'être, d'espérer, sa volonté de se perpétuer, comme le capulet des femmes pyrénéennes, le béret blanc des béarnais et les coblas de la musique catalane.

*Oussau e Beam, vivo la vaco (1)!*

Dans la grande fusion méridionale, quelle région n'a point de la sorte sa devise — plumet blanc auquel les frères reconnaissent la communauté de leur sang. Mistral a senti mieux que tout autre la force du lien créé par la similitude des mœurs. Et quand il rappelait en tête de *l'Archétype* les vers du troubadour toulousain Pierre Vidal:

*Ab l'alen tir vas me l'aire  
Qu'iéu sen venir de Proensa (2),*

(1) Ossau et Béarn — vive la vache! — *La Crido de Biarn*.

(2) Mon haleine aspire l'air  
Qui me vient de la Provence.

il semblait justifier déjà la primauté de la Provence dans le renouveau de l'idéal occitan.

Il sentait si bien que cela devait correspondre à un ordre naturel qu'au déclin de sa vie, à l'heure testamentaire des *Olivades* il battait sur le tambour provençal le rappel des provinces du Midi.

*La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,  
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu  
L'a panca crebado  
La pèu dóu rampèu (1)*

(1) *La Respelido*.

Roulement de victoire sur la route glorieuse du retour, quand les régiments défilent, leur chef en tête, avec des fleurs plantées dans le canon de leurs fusils. Ce n'est plus le lyrisme des vingt ans de *Mireille*, ni la fierté des quarante ans du *Poème du Rhône*.

C'est la conclusion logique du vieillard chargé de lauriers et grandi par la retraite d'une vie qui place, quand l'hiver est arrivé, dans la vaste cheminée du mas félibréen, le mieux garni de ses fagots.

*La mère Provence qui a battu l'aubade,  
La mère Provence qui tient le drapeau,  
Elle ne l'a pas encore crevée  
La peau du rappel!*

Accourez tous, mes amis de la patrie occitane.

Accourez, enfants du Languedoc, qui faites jaillir le moût des vignes de Limoux. N'épargnez ni votre temps ni notre peine. Vos bons cousins du Limousin vous donneront un coup de main et les Cantaliens dévaleront de leurs montagnes pour accompagner avec leurs cornemuses les chansons des mangeurs de petits pâtés de la cité Raymondine.

Gens des plaines et gens des montagnes, Cévenols, Rouergats, Quercinois, accourez à l'appel de votre mère, la Provence.

*Voici la renaissance!  
Il faut faire corps neuf.*

## IV

### Réalisme mistralien

*Nautre, en plen jour  
Voulen parla lou jour  
La lengo dóu Miejour,  
Vaqui lou Felibrige! (1)*

Avec cette persévérance de la pensée immuable des chefs, le vieillard auguste dont la gloire traîne sur son sillage une lourde expérience d'apôtre renouvelle la litanie de ses premières années.

*Nous autres, en plein jour,  
Nous voulons parler toujours  
La langue du Midi,  
Voilà le Félibrige!*

(1) La Respelido.

Garder la langue qui reflète l'effort continu de la race, les tourments de son histoire, le mirage de ses rêves, voilà ce qu'exprime d'abord et par-dessus tout le Félibrige. *Testament parlant des Sociétés* (1), la langue est l'incessante vibration des aspirations des peuples. Et la doctrine qui enseigne sa maintenance acquiert par son aspect de dynamisme dans la conservation un caractère d'universalité qui la place singulièrement au-dessus de l'idéal précis du peuple provençal.

(1) Discours — 55, V.

Il ne s'agit pas seulement d'une garde stérile devant une relique sacro-sainte. Sur un rythme entraînant qui semble emprunter sa vertu aux refrains de marche des soldats, la *Cansoun dis avi* rappelle aux hommes du présent la leçon des morts:

*Ounour à nostis avi  
Tant savi, tant savi,  
Ounour à nostis avi  
Qu'aven pas couneigu (1)!*

(1) Honneur à nos aïeux, — si sages, si sages — honneur à nos aïeux que nous n'avons pas connus. — *Les Olivades*.

Sagesse éminente des disparus qu'on ne révère que parce que le temps, en sa largesse, laisse seulement subsister le Meilleur d'eux-mêmes. Quel bonheur fut celui de tous ceux qui maintinrent la langue vivante jusqu'à leur dernier soufflé! Leur mémoire brandit sur nos misères cette loi mystérieuse de la solidarité, sans quoi les hommes retourneraient à l'égoïsme du règne animal.

Sur le Rhône fourchu, c'est pour nous qu'ils ont défriché les campagnes et filtré l'huile fine. C'est d'eux que naissent toute grâce, toute joie, toute liberté. Tout ce qui nous rend libre, les aïeux l'ont voulu.

*Tout ço que nous rend libre  
Lis àvi l'an vougu.*

Or, la première des libertés, celle qui favorise et justifie toutes les autres, c'est la liberté de l'esprit. Liberté suprême qui se manifeste dans la richesse du tempérament méridional, gavé de franchise et pétillant de fantaisie.

Ce peuple, qu'on persiste à vouloir léger, se révèle docile et souple dans l'adversité. L'enivrement des aventures s'apaise en lui dès le coucher du grand soleil qui a surchauffé son inspiration. Le calme de la nuit et l'air du large pénétrant par les fenêtres grandes ouvertes lui restituent la nécessaire sérénité. Il sait se plier aux prudentes disciplines et l'opportunité de ses décisions le prépare aux plus nobles batailles.

Mais rien ne l'irrite autant que des prééminences non consenties. Conscient de la puissance de création qu'il porte en lui, il se regimbe vite contre les tutelles imposées par un concours de circonstances hostiles. Elles le blessent comme l'épeon d'un cavalier à ses débuts. Il les rejette aussitôt en y reconnaissant une entrave à sa faculté d'épanouissement.

Voilà sept siècles que la horde de Montfort a travaillé pour le Roi de France, en émiettant l'unité occitane. À chaque fois qu'il remontait ainsi jusqu'au point de rupture, Mistral retrouvait dans l'histoire de son peuple, avec le rythme des convulsions de la liberté, des abus du pouvoir central.

Quand ils défendaient l'orientation de leurs consciences, les Occitans voyaient le Moyen Age dresser pour eux des bûchers et le Roi Soleil leur dépêcher les Dragonnades. Quand ils étaient heureux de vivre dans l'indépendance de leurs municipes, sous le signe libéral des franchises, la Monarchie leur imposait ses intendants, la Révolution éparpillait sur leur terre une mosaïque d'arrondissements et la République du XIXe siècle les régalaient avec la routine de ses bureaux et personnalité de ses Ministres.

Ainsi, par la chaîne continue des régimes les plus disparates, la centralisation aveugle se perpétuait. Et comme chaque crise nationale fournissait des aliments à son maintien, le patriotisme français lui servait de prétexte à toute manœuvre d'oppression.

Ainsi, la mainmise sur la moindre parcelle du territoire national permettait la succession de ces gouvernements falots à qui la paresse restait le meilleur instrument de leur puissance.

\*

\* \*

De son village, Mistral vit monter le flot des mesquineries et il créa le Félibrige. Il n'était qu'en gestation dans *Mireille*, mais avec *Calendal*, il avait grandi si vite qu'on admirait en lui un beau jeune homme éloquent comme le Rhône, mâle comme un pêcheur de Cassis et plein de cette audace méridionale qui sert parfois de paravent à une gaucherie foncière.

Celui qui sut prendre vingt ans d'une vie de poète pour élever à la gloire de sa langue un monument de la richesse du *Trésor* (1), montre quelle volonté peu commune l'animait et de quelles ressources il disposait.

Mistral se doublait d'un humaniste.

(1) Lou Trésor dóu Félibrige — Grand dictionnaire français provençal et provençal-français en deux volumes.

Dans le siècle qui succéda au bouleversement révolutionnaire, il fut frappé par la poussée soudaine des nationalités. Il voyait craquer devant lui l'écorce des vieux empires et se mêlant à son tour à une renaissance historique qui se bornait à passer par l'Université pour aboutir à la vie pratique, il fut conduit tout droit à la renaissance des provinces. Au fil des siècles, il remonta jusqu'au Moyen Age le courant des unités nationales et il tomba en pleine effervescence régionaliste dans le milieu des troubadours.

Il comprit alors que la cohésion poursuivie dans une préoccupation nationale avait amené le rétrécissement de la pensée provinciale et comme un asservissement à quelque lointain bon plaisir.

Dès lors, il ne se contenta pas de gémir sur une lyre harmonieusement accordée.

Il voyagea. Il écrivit. Il parla. Les philologues l'encourageaient, les historiens le favorisaient. Il constitua officiellement les cadres du Consistoire avec son *Capoulié* et ses *Majoraux*. Il infusa une vie ardente aux maintenances des grands dialectes du parler d'Oc. Pendant neuf années, dans son journal l'*Aïoli*, il demeura sur la brèche, prophète enthousiaste, prodigue de bonne humeur, toujours prêt à réfuter l'accusation de séparatisme que des imbéciles tramaient dans l'ombre. D'Aquitaine, de Gascogne, de Béarn, de Limousin, les hommes du Midi vinrent applaudir ses harangues et militer dans les rangs de la politique occitane. La Cause d'Oc était née. Au parti de la résurrection méridionale, il donna une charte qu'il bâtit sur les données, de l'Histoire avec le réalisme d'un homme de pouvoir.

Le souvenir de la Provence glorieuse le hantait. Celui des pays d'Etat qui, jusqu'en 89, gardèrent, avec leurs consuls et leurs assemblées, l'apparence de leur antique autonomie accrut à ses yeux le prestige d'un lustre évanoui.

Nulle part il ne l'a exprimé avec autant de flamme que dans les vers vengeurs de la *Countesso*:

*Sabe iéu, uno Countesso  
Qu'es dóu sang emperiau (1)...*

(1) Moi je sais une Comtesse — qui est du sang impérial.  
(Lis Isclo d'Or)

Il existait jadis une fière baronne à la robe ensoleillée, riche de cent villes fortes et de vingt ports de mer, près de qui se pressaient soupirants et troubadours. Dans son parc rempli de suaves rumeurs, on l'entendait chanter et rire, en portant sur son front une couronne en joyaux d'olives et de raisins. Par sa *sourraastre*, c'est-à-dire par sa sœur d'un autre lit, elle a été cloîtrée en un obscur couvent, hanté par les vieilles à trois dents. Et la barbare après avoir brisé ses tambourins crie à tous les échos que la Comtesse est morte.

*Ah! se me sa bien entendre!*

*Ah! se me vouliien segui (1)*

(1) Ah! si l'on savait m'entendre!

Ah! si l'on voulait me suivre!

Mistral jette une menace ardente contre l'intruse. Il fait appel à tous, jeunes et vieux, pour délivrer la prisonnière et pendre l'abbesse en châtiment de son crime.

*Partirian tóutis en raço...*

*Tous en race nous partirions...* Les coupeurs de cheveux en quatre et les patriotes à l'eau de rose crièrent aussitôt au séparatisme. Mais Mistral a tenu à préciser dans une note de la plainte qu'il ne fallait y voir qu'une allégorie contre la centralisation.

Il soulignait ainsi la tendance fondamentale de sa doctrine.

Il avait trop de bon sens pour souhaiter la mort de cette loi inéluctable des peuples modernes, il la savait indispensable à l'avenir des nations prises dans l'engrenage européen et bientôt dans le tourbillon de la concurrence mondiale. Mais il comprenait qu'elle devait jouer beaucoup plus dans les rapports d'un état avec un autre état que par rapport aux membres d'une même patrie. Il ne voulait surtout pas qu'elle dégénérât en instrument d'inquisition ou de tracasserie au risque de congestionner l'autorité centrale elle-même.

En un mot, il approuvait son action lorsqu'elle sert à coordonner les efforts d'un peuple dans le sens du mieux-être national, il la flétrissait lorsqu'elle cesse d'être un moyen de synthèse pour devenir une arme de décomposition.

Pour vivre selon la mesure de leur nature, les peuples, comme les hommes, doivent se garder des excès opposés.

Applaudissons Colbert qui unifie l'administration de la France en combattant à coups de règlement une diversité de coutumes épuisante pour les provinces. Mais sifflons les Conventionnels et le Premier Consul qui détournent à leur profit l'œuvre adaptée aux intérêts de la Nation.

A son tour, ce siècle est impie qui contribua par ses méthodes à exagérer la règle de l'accaparement. Fleurdelisé ou tricolore, ce fut toujours le même abus criard.

Ni le jeu de la politique, ni la bascule ministérielle n'empêchèrent Paris de nommer des juges bourguignons en Langue doc, de transmettre aux Préfets la substance de leurs discours départementaux ou de livrer à la fantaisie d'un ministre sans lendemain les graves délibérations de ces municipalités paysannes dont la sueur a fécondé le sol natal.

Face à l'envahissement continu de l'État, Mistral dressa le Félibrige décentralisateur.

Il l'avait proclamé à Albi:

— Le Félibrige emmantelé dans la langue du peuple comme dans une forteresse est la seule résistance sérieuse qui existe contre le despotisme et l'attraction des centres.

Aux gouvernements, il rappela qu'aucune assimilation ne parviendra à effacer les affinités créées par la communauté de l'Histoire et des mœurs et par l'identité des intérêts.

On le vit même soutenir à l'adresse du pouvoir central qu'un coin de terre familial concrétise l'idée de France plus qu'aucune entité aux contours imprécis.

Forme contemporaine de la province morte, la notion de région lui servit à dénoncer l'étreinte insupportable.

\*

\* \*

À propos de la croisade Albigeoise, Mistral avait noté:

— Ce qui fut soumis, ce n'est pas le Midi, mais l'esprit du Midi.

A lui seul, il réveilla l'esprit public d'une race en lui montrant le chemin de l'originalité régionale. Dans un Midi assoupi, il fut le grand sonneur de cloches.

Il ne fut même que cela. Un initiateur qui se retient de commander.

Autour de lui, les jeunes trépignaient d'impatience. Ils brûlaient de passer aux actes.

Les fédéralistes de 1892 (1) ne parlèrent-ils pas un jour “ de remettre à leur place ces jolis messieurs qu'on appelle les sous-préfets “!

À chaque *Santo-Estello*, la barbe mauresque de l'*Arabi* s'agitait pour déclarer la guerre aux *Franchimands* — (entendez par là les français du Nord).

Mais on voyait à chaque fois, pour apaiser leur fougue, de grands bras s'élever dans un geste de paix.

Le félibre attendait, sachant que la résurrection morale des provinces intégrées dans l'état moderne ne saurait s'imposer à l'occasion d'une révolte.

Paysan pondéré dont le labeur de chaque saison multiplie l'héritage, il voulait que son peuple ait franchi l'épreuve indispensable du loyalisme.

(1) voir à l'appendice III le manifeste des Fédéralistes de 1892.

## V

### Bréviaire pour l'après-guerre

Âme de la Provence. Âme de l'Occitanie. Âme de la Latinité. Branches communes d'une même civilisation. Creuset uniforme où se fondent des aspirations identiques et des réactions équivalentes. Le père de la patrie provençale vous a couvés d'une affection patriarcale.

On dira que ce poète s'abreuvait d'illusions et que sur la plus gracieuse d'entr'elles il s'envolait jusqu'au paradis des rêveurs. On dira qu'à travers le mirage d'un passé favorable à sa sensibilité, il se grisait d'une chimère et qu'il prenait pour une certitude d'action le terrain mouvant de ses désirs. On oubliera aussi quels bergers universels recèle l'âme des poètes.

Chez eux, l'imagination qui embellit les horizons embrassés donne de la grandeur à leurs conceptions et traduit en formules humaines les tâtonnements de la masse. Ils sont les artisans les moins faillibles de la destinée, les protagonistes les mieux outillés du lendemain.

Mais la variété de leur génie s'abandonne aussi bien aux souffles d'un lyrisme propre à frapper les foules qu'elle s'astreint aux précautions d'une raison prophétique.

Le génie mistralien est un instinct qui ne s'endort jamais.

À Figueras, en pleine effervescence catalane, Mistral, sous une affirmation de loyalisme national, sait trinquer quand même, au bout de cinq cents ans, à la splendeur de la race immortelle, comme il saura plus tard entonner son hymne aux malheurs de la Grèce opprimée et crier victoire “ pour les petits-fils des demi-dieux “.

*Vitòri pèr li felen di mié-diéu (1)!*

(1) Inne Gregau. — Les Olivades.

Mais, pour éclairer les hommes de sa génération et ceux de celles qui suivront, il s'échappe à dessein de la fantaisie d'une rime toujours redoutable.

Il a des gestes symboliques. Les fêtes de 1878 le voient à Montpellier s'effacer devant le lauréat de la Latinité, Vasile Alecsandri. Quatre ans auparavant, à l'occasion de la célébration du centenaire de Pétrarque, il avait amorcé avec l'Italie, à l'étonnement des Gouvernements, une politique de coopération que les diplomaties négligèrent trop vite. Il moule sa doctrine en textes expressifs, enluminés de tout le soleil méditerranéen. Ses harangues des *Santo-Estello* reflètent la sérénité d'une pensée constante que ne dissocièrent ni les calomnies, ni les suspicions. Ses articles lancent des éclats de rire à la face des détracteurs.

On ne détermine pas une conviction en l'encombrant de citations. Une seule suffit à évoquer le monde d'idées familier à Mistral.

C'est une lettre que le Maillanais écrit à Jules Boissière le 14 septembre 1885.

Les initiés la savent par cœur sans l'avoir apprise.

Pris d'inquiétude, l'invincible optimisme s'arrête soudain au seuil des années prochaines. Sollicitation entièrement nouvelle de l'esprit mistralien. Elle ne saurait nous surprendre cependant.

Car elle ne marque aucunement l'hésitation d'une doctrine, qui ne s'écarta jamais de la ligne adoptée, une fois pour toutes, au début. Elle exprime seulement tout le sens qu'avait des réalités le plus clairvoyant des opportunistes en humanité.

La page débute par un acte de foi dans l'idéal félibréen. Mais aussitôt, de cette terre qui le garda physiquement jusqu'à la minute suprême, le troubadour des horizons provençaux s'échappe spirituellement et rejoint par-dessus les préoccupations universelles les hommes de tous les temps et de tous les pays.

Près de trente années avant la tuerie, Mistral recherche une règle mondiale d'organisation, prélude de la paix qui s'impose, et se bornant à cette approche théorique, il remet à une époque moins chargée de menaces, à des hommes mieux fortifiés dans leur désir d'entraide, le soin de parfaire l'œuvre qu'il n'ébauche qu'à grands traits.

On croirait un bréviaire pour l'après-guerre.

\*

\* \*

*L'essentiel est d'avoir la foi. C'est de croire en l'étoile qui a si bien guidé notre barque jusqu'ici.*

*Ma conviction, déjà partagée par quelques hommes de pensée, est que le Félibrige porte en lui la solution des grandes questions politiques et sociales qui agitent l'Humanité. Comme politique générale nous devons sans relâche désirer le système fédéral. Fédération des peuples, Confédération latine et renaissance des provinces dans une libre et naturelle fraternité.*

*Mais avant de se vouer ouvertement à cette tâche suprême, il faut attendre le dénouement de la formidable guerre qui, latente ou déclarée, menace toujours davantage entre le germanisme et la latinité. À la France meurtrie, à la France chevalier de la civilisation latine, nous devons fidélité et dévouement filial, car c'est elle qui soutient, comme elle a toujours soutenu, la bataille. N'allons donc pas, par des imprudences vaines, faire le jeu de l'ennemi mortel de notre race et compromettre aux yeux des ignorants et des mécréants les résultats conquis.*

*— Tenons-nous-en pour le moment à la question des langues et luttons ardemment sans cesse, et de toute façon, pour remettre en honneur dans les familles provençales,*

*le parler de la terre de Provence, et rappelons-nous que, la langue sauvée, toutes les libertés en jailliront à leur moment.*

## VI

### Heure posthume

Discrètement, un jour de mars qui n'était ni plus beau, ni plus laid que les autres, les *Saintes* le prièrent de sortir de sa maison de Maillane. Elles prirent son âme et s'en allèrent...

Comme le tribun de la paix, le chantre de la race tombait au seuil de cette guerre atroce qu'il avait dénoncée et au dénouement de laquelle il avait suspendu l'accomplissement de son rêve.

Cette guerre! Quelle guerre! Deux camps se partageaient le monde. Les jeunes hommes s'étaient enrôlés, certains d'appartenir à la génération prédestinée. Mais ils vécurent sous la terre, comme les taupes.

Croix de guerre... ou croix de bois: leur héroïsme trouva toujours sa récompense.

Devant l'ennemi, les provinces de France témoignèrent de la solidarité la plus touchante: celle de la chair à canon. Aussi le même chœur de son début applaudit à tout rompre la guerre à son déclin. Les victoires contemporaines se reconnaissent à la longueur de leur attente et aussi à cet indice que ce sont les vainqueurs qui les payent: nous fûmes vainqueurs.

Paris valait bien une messe. Quatre ans de carnage valaient bien une réparation les hommes, purent juger désormais de la valeur marchande de l'argent d'autrefois. Tant de sacrifices avaient exaspéré en eux le désir de jouir, tant de destructions le goût de la dépense. On voulut compenser beaucoup de privations par un peu de plaisir.

Mais le plaisir se révéla bientôt plus insatiable que la souffrance: en épousant la forme du mouvement, il s'identifia en quelque sorte avec la vitesse.

Notre époque devint l'âge d'or du papier-monnaie et les générations nouvelles montèrent vers leur destin sous le signe de l'automobile.

Asservis sous une sujétion lointaine, les fils des Gaulois prirent l'habitude de penser en vrac et de vivre selon l'économie anglo-saxonne, en série. La livre et le dollar leur tinrent lieu de règle morale.

L'art se singularisa par une manière de mystère géométrique qu'on nomma du talent. Des Zoulous de l'Afrique du Sud accoururent dans les salons pour enseigner aux

professeurs de menuets les contorsions de leur peuplade. Et la littérature s'enfonça de plus en plus dans la brousse d'un psychologisme morbide.

Il semblait qu'à cette guerre terne qui ne fit ni vainqueurs ni vaincus et ne laissa face à face que des êtres diminués succédât un siècle sans couleur et sans âme avec l'Argent pour Dieu, un siècle sans cœur et sans joie.

On entendit alors la grande voix du Centenaire.

Elle parlait au milieu des cigales à ceux que les tranchées n'avaient point retenus dans leur boue. À ceux que la guerre a trahis dans leur idéal et qui s'essayent au bégaiement universel. Voix de sagesse généreuse et de miséricorde dans le fouillis mondial, familière à tous les peuples, accessible à tous les justes.

*Elle criait d'échapper à la périlleuse faiblesse du cosmopolitisme et aux platitudes de l'universel nivellement.*

Et peu à peu, le sentiment immanent de la race renaissait.

C'était l'heure bénie retardée par le Maître, l'heure d'une discipline que la terre commande et que la dignité de l'homme nécessite.

Transporté si longtemps par le sort des armes sous les climats les plus divers, l'homme ressent une joie tiède à contempler le clocher de son village et le décor de sa région.

Tant de sols étrangers foulés au hasard des expéditions le rattachent davantage aux mottes brunes de ses vignes et le besoin de se rapprocher des frères de son sang lui rend cette faculté d'émotion odieusement amortie en lui par l'abus de la mort.

On le sent parvenu à ce point de saturation qu'amène la sensation de trop de jouissances satisfaites et de tant d'autres qui ne le seront jamais.

Le réactif mistralien se précise et s'amplifie.

Contre les déformations consécutives à la guerre, contre l'esprit d'analyse à outrance, contre l'exaltation exorbitante du moi, l'effort collectif de la race se dresse dans la gloire du passé. Un goût de la pensée normale reparaît. Sous l'inspiration du vieux folklore délaissé, un esprit de synthèse s'ordonne et presse les hommes de renoncer à la tyrannie de l'argent.

Après avoir réalisé par l'horreur des tueries l'immense pitié de l'humanité, c'est par le lien héréditaire que l'homme tend à se relier peu à peu à cette humanité exténuée.

Alors, lassé d'un individualisme décevant, l'homme s'arrête dans sa course au lucre et laisse grandir au fond de soi le désir de la cohésion. Des douces joies de la famille, il s'élève aux voluptés créatrices de la race et poursuivant le cycle invisible parvient à la certitude de la perfection humaine.

En se rendant enfin à cette loi de la solidarité qui régit aussi bien les peuples que les hommes, il atteint du même coup à l'enthousiasme que procure la connaissance du Vrai et du Beau.

*Coupo santo...*

*Vuejo-nous la couneissènço  
Dôu vrai emai dôu Bèu (1).*

(1) Coupe Sainte... Verse-nous la connaissance — du Vrai comme du Beau.  
La Coupo (Lis Isclo d'Or).

De la province à la nation et de la nation à la Terre entière, une obsession fédéraliste envahit les esprits et le goût de l'indépendance se propage dans le cadre de l'entr'aide universelle.

Le cycle guerrier a usé jusqu'à la corde l'intransigeant caporalisme dont se mouraient les provinces. Ce n'est qu'en réveillant leur autonomie morale par la mise en commun des valeurs régionales, que la nation approchera du stade d'épanouissement total. C'est en faisant des nations les provinces du Monde qu'un même fil d'Ariane conduira la paix au cœur des hommes. Quand toutes les pierres d'un palais sont de marbre, sa beauté resplendit sur tous ceux qui l'habitent et modèle leur intellect à son exemple.

Ainsi, tout en ouvrant à l'âme les horizons qui la libèrent, le félibre de l'avant-guerre trace la voie aux politiques de l'après-guerre. Maillane contenait en germe les espoirs d'amitié que les peuples ont tenté de réaliser à Genève, à Locarno, partout où l'on nourrit la belle illusion de supprimer la guerre.

Ainsi, après dix ans de paix sans gloire, dix ans de larmes sur les tombes de tant de morts, Mistral montre la route à suivre. Route ensoleillée vers cette école de la sérénité qu'est le régionalisme félibréen.

Ecole de la santé de l'âme et de la bonne humeur, que la vie ne saurait alarmer, puisqu'elle évoque la vie elle-même dans son action la plus immédiate.

*S'aco's pas vuei, sara deman*

Si ce n'est pas pour aujourd'hui, ce sera pour demain.

Les œuvres neuves comme les gouttes de rosée ne perdent nullement à attendre, car elles brillent, en se formant, de l'éclat du diamant. Mistral a su mourir en laissant passer la tempête. Qu'importe, si demain, c'est aujourd'hui. Qu'importe, si le présent justifie avec l'ampleur d'un symbole les leçons du passé.

C'était hier la sourde angoisse des peuples en armes. Celui qui complota avec Balaguer pour l'indépendance catalane, celui qui salua en strophes éclatantes la résurrection de la Grèce et la libération de la Roumanie, celui-là entendait alors gronder l'orage d'outre-Rhin. Et redoutant le caractère de prédestination que des intellectuels conféraient à leur race, il réfutait l'accusation de légèreté portée contre les Latins, comme il avait dénoncé la même attaque lancée contre ses compatriotes du Midi. Il agissait sans haine, par seul devoir de la raison, par le seul prix qu'il attachait à une union logique et naturelle.

\*  
\* \*

La guerre est morte et le souvenir de ses déceptions s'estompe chaque jour. Mais d'autres conflits soulignent la divergence des races.

Depuis, les hommes blonds ont déferlé. Invasion de lunettes d'écaille et de chéquiers. Ils aiment tant la vieille Europe qu'ils voudraient pierre à pierre emporter ses églises pour les reconstituer par delà l'Océan. Déjà, le règne de l'argent s'apprête à leur livrer la fleur des industries nationales et devant lui, les cultures vénérables sont tout intimidées.

Il reste aux marchands de banknotes à se disputer aux enchères les côtes baignées de mer bleue.

Le péril de l'esprit d'affairisme a succédé au péril de l'esprit de conquête.

*Aubouro-te, raço latino,  
Souto la capo dóu souleù (1)!*

(1) Relève-toi, race latine — sous la chape du soleil. — À la raço latino (Lis Isclo d'Or).

Tu demeures quand même la race lumineuse. Toute joie vient de toi. Toute grâce, toute grandeur, toute justice. Dans tous les temps et à travers la suite des siècles. Tu es la trompe qui publie. Tu es la main qui jette le grain.

Tu portes avec toi cet équilibre supérieur qui résiste aux plus durs contacts et qui permet les grands desseins. Tu es la mesure dans la discorde, tu es la sécurité dans la rudesse, tu es la grandeur dans la mesquinerie. Tu gonfles d'idéal les moindres choses et tu confères la patience infinie des justes.

Tu es la race *mistralienne* qui garde à l'homme cette suprématie de la pensée, gage de ses triomphes sur la matière et de ses revanches sur les événements.

Qu'importe qu'une précarité de façade semble surgir de la prédominance de certaines puissances. La menace d'une race brutale a tôt fait de rendre aux peuples l'instinct d'une communauté méconnue par les diplomaties et les dictatures qui le contrarient ne savent même pas durer la vie d'un homme.

Dans le déchaînement des intérêts, à l'heure de la réaction, à l'heure des évactions décisives, le plus grand des Félibres convie l'esprit latin à présider aux destinées du Monde (1).

(1) Quelques-unes de ces idées ont été concrétisées dans le manifeste de l'*Union du Jeune-Midi*, reproduit à l'appendice V.

Mistral n'est plus.  
Avec lui sont morts les beaux diseurs et les bâtisseurs du temple.  
Mais le Temple est bâti.

Et ce temple n'est point un sanctuaire où l'on prie, mais un mas où l'on rêve sa vie. Un mas avec des tuyaux de tuile rouge sur la tête, une vigne vierge qui grimpe à ses épaules et devant lui un long ruban de route qui poudroie jusqu'au scintillement de la mer.

Ceux qui l'on connu une fois veulent y rester toute leur vie.

Ceux qui l'ignorent encore brûlent d'y pénétrer.

Oh! grand Mistral, nous qui ne t'avons pas connu, mais que nos pères ont élevés sous la musique de ton Verbe, nous serrons sur notre cœur le secret que tu as enseigné à notre Race.

Tu peux dormir en paix dans le tombeau que tu as élu sur ta terre provençale.

À balles rouges, s'il, le faut, ton œuvre sera défendue.

Tu nous as appris, à penser à l'image de la nature de notre province colorée.

Tu as versé dans la coupe sacrée les espérances qui perpétuent la jeunesse des premiers rêves.

Mistral de *Mireille* et de *Calendal*, tu nous a donné la foi dans le Siècle qui vient!

\* \* \* \* \*

# Appendices

## APPENDICE I

### INVOCATION À L'AME DE LA PROVENCE

**Âme de mon pays,**

Toi dont l'éclat se manifeste  
Et dans sa langue et dans sa geste:  
Quand les barons picards, allemands, bourguignons  
Etreignaient Toulouse et Beaucaire,  
Toi qui lanças partout, naguère,  
Sur les noirs chevaucheurs de guerre  
Les hommes de Marseille et les fils d'Avignon.

Par la grandeur des remembrances  
Toi qui sauves nos espérances  
Toi qui, dans la jeunesse, et plus vif et plus beau,  
Malgré le froid des ossuaires,  
Fais reverdir le sang des pères,  
Chanter au luth les doux trouvères,  
Ou comme le mistral fais gronder Mirabeau;

Car la houle sombre des ères  
Peut bien effacer les frontières  
Et dans le sang mêler les peuples — vain discord! —  
La terre-mère, la nature  
Porte à ses fils en nourriture  
Même lait: sa mamelle dure  
Toujours à l'olivier donnera l'huile d'or.

Ame sans cesse renaissante,  
Joyeuse et fière et florissante,  
Qui hennis dans le bruit du Rhône et du mistral,  
Qui rends la calanque rieuse  
Et la forêt mélodieuse,  
De la patrie âme pieuse,  
Oh! viens: incarne-toi dans mon vers provençal! (1)

(1) Cette version est extraite de la traduction de *Calendal* en vers français, encore inédite, par le Félibre Majoral Jan Pagan (Alcide blavet).

## APPENDICE II

### NOTE DE FRÉDÉRIC MISTRAL AU CHANT PREMIER DE CALENDAL

— Quand les barons picards, allemands, bourguignons, *quand li baroun picard, alemand, bourguignoun*, allusion à la guerre des Albigeois et aux sièges de Toulouse et de Beaucaire par les envahisseurs du Nord.

Bien que la croisade commandée par Simon de Montfort ne fût dirigée ostensiblement que contre les hérétiques du Midi et plus tard contre le Comte de Toulouse, les villes libres de Provence comprirent admirablement que sous le prétexte religieux se cachait un antagonisme de race; et quoique très catholiques, elles prirent hardiment parti contre les croisés.

Il faut dire, du reste, que cette intelligence de la nationalité se manifesta spontanément dans tous les pays de langue d'Oc, c'est-à-dire depuis les Alpes jusqu'au Golfe de Gascogne et de la Loire jusqu'à l'Ebre. Ces populations, de tout temps sympathiques entre elles par une similitude de climat, d'instincts, de mœurs, de croyances, de législation et de langue se trouvaient à cette époque prêtes à former un Etat de Provinces-Unies. Leur nationalité, révélée et propagée par les chants des Troubadours, avait mûri rapidement au soleil des libertés locales. Pour que cette force éparsse prît vigoureusement conscience d'elle-même, il ne fallait plus qu'une occasion: une guerre d'intérêt commun. Cette guerre s'offrit, mais dans de malheureuses conditions.

Le Nord, armé par l'Eglise, soutenu par cette influence énorme qui avait, dans les croisades, précipité l'Europe sur l'Asie avait à son service les masses énormes de la chrétienté, et à son aide l'exaltation du fanatisme.

Le Midi, taxé d'hérésie malgré qu'il en eût, travaillé par les prédicants, désolé par l'Inquisition, suspect à ses alliés et défenseurs naturels (entre autres le Comte de Provence) faute d'un chef habile et énergique, apporta dans la lutte plus d'héroïsme que d'ensemble et succomba.

Il fallait, paraît-il, que cela fût pour que la vieille Gaule devînt la France moderne. Seulement, les méridionaux eussent préféré que cela se fit plus cordialement et désiré que la fusion n'allât pas au-delà de l'état fédératif. C'est toujours un grand malheur, quand par surprise, la civilisation doit céder le pas à la barbarie, et le triomphe des *Franchimands* retarda de deux siècles la marche du progrès. Car, ce qui fut soumis, qu'on le remarque bien, ce fut moins le Midi matériellement parlant que l'esprit du Midi.

Raimond VII, le dernier Comte de Toulouse, reconquit ses Etats et ne s'en déssaisit qu'en 1229, de gré à gré et en faveur de Louis IX. Le royaume et comté de Provence subsista longtemps encore, et ce ne fut qu'en 1486 que notre patrie s'annexa librement à la France, *non comme un accessoire à un principal, mais comme un principal à un autre principal*. Mais la sève autochtone qui s'était épanouie en une poésie neuve, élégante, chevaleresque, la hardiesse méridionale qu'émancipait déjà la pensée et la science, l'élan municipal qui avait fait de nos cités autant de républiques, la vie publique enfin circulant à grands flots dans toute la nation, toutes ces sources de politesse, d'indépendance et de virilité, étaient taries, hélas! pour bien des siècles. Aussi, que voulez-vous? bien que les historiens français condamnent généralement notre cause — quand nous lisons dans les chroniques provençales le récit douloureux de cette guerre inique, nos contrées dévastées, nos villes saccagées, le peuple massacré dans les églises, la brillante noblesse du pays, l'excellent Comte de Toulouse, dépouillés, humiliés, et d'autre part, la valeureuse résistance de nos pères aux cris enthousiastes de *Tolosa! Marselha! Avinhon! Provensa!* il nous est impossible de ne pas être ému dans notre sang et de ne pas redire avec Lucain:  
— *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

### APPENDICE III

#### DÉCLARATION DES FÉLIBRES FÉDÉRALISTES EN 1892 (1)

Monsieur le Président,  
Messieurs les félibres,

Ce n'est pas pour un toast que je me lève.

Puisque le grand poète du Midi libertaire est monté à Paris, les jeunes félibres, au nom de qui je parle, veulent saisir cette occasion de dire clairement ce qu'ils ont sur le cœur et dans la pensée.

(1) Cette déclaration fut lue chez les Félibres de Paris par Frédéric Amouretti, le 22 février 1892, en présence de Félix Gras, élu capoulié du Félibrige le 11 août 1891. Voici ce qu'a noté à son sujet Charles Maurras, dans *l'Etang de Berre*:

— Les amis de l'anecdote seront, pensons-nous satisfaite, si nous ajoutons que les termes de la Déclaration furent jetés sur le papier rue de l'Echelle, dans une brasserie allemande ou suisse qui a disparu. Les signataires étaient assistés et conseillés par deux de leurs amis, René de Saint-Pons et Joseph Mange qui formèrent ensuite avec le poète Alcide Blavet, le dessinateur Louis Denis, Frédéric Viaud,

Lionel des Rieux et Froment de Beaurepaire le premier noyau du groupe fédéraliste au Félibrige de Paris.

Voilà longtemps, Monsieur le Président, et Messieurs les Félibres, que les jeunes gens mûrissent les idées que vous avez semées et voilà longtemps aussi qu'ils souhaitent impatiemment de réaliser ces idées.

Depuis trente-sept ans, le Félibrige existe Depuis trente-sept ans, on fait la Sainte-Estelle. Depuis trente-sept ans, on boit la dernière bouteille de vin de Châteauneuf-des-Papes, on chante des chansons de guerre et, dans des poèmes qui ne mourront pas on appelle au combat toutes les énergies de la terre d'Oc.

Nous avons entendu l'appel et maintenant nous allons dire, non pas comme autrefois devant des auditoires de frères et des réunions de lettrés, mais dans les assemblées politiques et devant tout le peuple du Midi et du Nord, les réformes que nous voulons. Nous en avons assez de nous taire sur nos intentions fédéralistes, quand les centralisateurs parisiens en profitent pour nous jeter leur méchante accusation de séparatisme. Enfantillage et ignorance Nous levons les épaules et nous passons.

C'est pour quoi nous ne nous bornons pas à réclamer pour notre langue et pour nos écrivains les droits et les devoirs de la liberté: nous croyons que ces biens ne feront pas notre autonomie politique, ils en découleront.

Voilà pourquoi, Messieurs, avant toutes choses, nous réclamons la liberté de nos communes; nous voulons qu'elles deviennent maîtresses de leurs fonctionnaires et de leurs fonctions essentielles.

Nous voulons qu'elles puissent remettre à leur place ces jolis messieurs qu'on appelle les sous-préfets. Et nos pauvres communes ne seront plus alors de simples circonscriptions administratives, elles auront une vie profonde, elles seront de véritables personnes et, pour ainsi dire des mères inspirant à leurs fils les vertus, les passions ardentes de la race et du sang.

Il ne nous plaît guère non plus que nos communes soient reliées entre elles, au hasard, selon le caprice d'un soldat ou d'un rond de cuir. Non, Messieurs, nous voulons que leur union se fasse suivant leurs affinités historiques, économiques, naturelles et, à bien les voir, éternelles.

Point de détour. Nous voulons délivrer de leurs cages départementales les âmes des provinces dont les beaux noms sont encore portés partout et par tous, Gascons, Auvergnats, Limousins, Béarnais, Dauphinois, Rousillonnais, Provençaux et Languedociens.

Et ne croyez pas que ces vœux soient des regrets d'archéologues les vieux partis ont souvenir des antiques divisions de la France mais aussi les hommes d'Etat les plus révolutionnaires, les plus ardents à s'élancer sur le chemin de l'avenir, se sont hautement prononcés pour une plus raisonnable répartition du territoire national.

Il nous convient de saluer avec un grand respect, en dehors des luttes politiques et religieuses, la mémoire du maître Auguste Fourès, qui vécut pour répandre et développer cette idée.

Nous sommes autonomistes, nous sommes fédéralistes, et si quelque part, dans la France du Nord, un peuple veut marcher avec nous, nous lui tendons la main. Un

groupe de patriotes bretons vient de demander pour leur illustre province le rétablissement des anciens États. Nous sommes avec ces Bretons. Oui, nous voulons une assemblée souveraine à Bordeaux, à Toulouse, à Montpellier; nous en voulons une à Marseille ou à Aix. Et ces assemblées régiront notre administration, nos tribunaux, nos écoles, nos universités, nos travaux publics. Si l'on objecte qu'un peuple ne revient jamais sur la voie qu'il a parcourue, nous répondrons que c'est le cas: nous ne travaillons pas pour copier les institutions d'autrefois, mais pour les compléter et les perfectionner.

Car, nous ne sommes pas enivrés de mots ni de phrases. Ce qui nous tient, c'est le profond sentiment des intérêts nationaux. Nous attendons sans doute de notre idée la renaissance intellectuelle et morale du Midi, mais nous voulons quelque chose de plus la complète mise en valeur des merveilleuses richesses de notre sol. Le provincialisme peut seul mener à bien les grands travaux rêvés depuis cent ans et jamais achevés: le canal des Deux-Mers, pour la Gascogne et Le Languedoc, le canal du Rhône à Marseille pour la Provence et le Dauphiné...

Qui sait? Peut-être que les discussions économiques qui déchirent présentement le pays de France pourront alors être réglées pour le bien de chacun et de tous. Allons plus loin: les deux ou trois questions sociales qui nous troublent le plus seraient de même résolues avec moins de difficultés.

Nous ne sommes pas les premiers dans cette espérance.

Les chefs-d'œuvre de Mistral sont tout gonflés de cette idée. Que Mistral ne l'ignore pas: la nouvelle génération, non contente de l'aimer et de l'admirer, le comprend.

Et vous, Monsieur le Président, vous qui fûtes de rares esprits par qui l'idée mistralienne ait été pleinement embrassée, sachez bien que nous sommes avec les héros de votre *Romancero*. Et nous entendons les soupirs de votre *Dame Guiraud* vaincue et jetée dans un puits par les hommes méchants “ qui ont le poil roux “: — Les gens mauvais de la croisade — les hommes qui ont le poil roux — l'ont traînée — puis l'ont jetée avec courroux — au fond d'un puits.

Au fond du puits elle soupire encore — alors les clercs et les ribauds — avec grande ire — l'ont achevée à coups d'épieux — et de cailloux.

Il y a six cents ans qu'elle est accablée; — mais si, au bord du puits vous allez écouter sous le tas de pierres — vous entendrez une voix chanter — la liberté.

## APPENDICE IV

### DECLARATION DU COMITÉ D'ACTION DES REVENDICATIONS NATIONALES DU MIDI (1)

(1) Cette déclaration a été lue par Bernard de Montaut-Manse, le 27 mai 1922, sur la tombe de Frédéric Mistral.

— Nous vivons au printemps sacré d'idées classiques et politiques qui referont le monde.

A l'heure où le Félibrige salue avec joie l'indépendance de l'Irlande, nous avons pensé qu'il importait de déclarer, sur cette tombe, les buts véritables du patriotisme méridional.

Depuis l'arrêt subit de la dernière guerre, deux courants d'opinions, contra-dictoires en apparence, semblent diviser le monde.

Le premier veut effacer toutes les frontières et bâtir, sur la ruine des Etats, la République universelle. Il espère arriver à ses fins par la lutte des classes.

Le second veut au contraire augmenter le nombre des Nations et multiplier entre elles les lignes de démarcation.

Partout où se trouve une Race, partout où l'on parle une langue, il veut ressusciter une Nation, la doter d'un Gouvernement autonome, et son principe est ainsi formulé: autant de Groupements ethniques, autant de nationalités.

Après avoir fait ces constatations, nous pensons que le bonheur des peuples dépendra de leur habileté et de leur bonne volonté à mettre en harmonie ces deux tendances opposées de la politique mondiale. Cet effort doit être l'œuvre de l'avenir. Et nous voulons y collaborer.

Si nous considérons le problème de la République universelle, nous déclarons:

— Il est juste et nécessaire que la classe ouvrière voit croître sa part de bonheur humain, en même temps que son influence politique le Paysan et l'Ouvrier sont la base même de la Nation. Mais la fraternité universelle — dont nous souhaitons l'avènement — ne doit pas s'établir au mépris de la personnalité distincte de chaque Race: elle ne doit pas être imposée par une tyrannie quelle qu'elle soit, et surtout par une tyrannie anonyme. Nous voulons montrer au peuple que le règlement des difficultés économiques et l'apaisement des luttes sociales doivent être obtenus facilement, d'abord dans la Commune, dans le " Pays ", dans les limites du domaine de la Langue et qu'il convient donc de tenir à ces cadres de la vie politique et sociale, Avant de songer à instaurer la fraternité humaine sur une alliance universelle de classes, nous croyons prudent, nous croyons utile, de la fonder sur l'affinité naturelle des races qui rechercheront librement leurs maîtres et leurs amis.

Mais ce fonctionnement idéal de la politique et de la diplomatie est lié à la solution du second problème des temps modernes. Il se trouve précisément que les races affirment leur volonté d'indépendance et leur nationalisme. Elles ont souffert pendant la Guerre elles ont payé le tribut du sang: elles veulent détenir le pouvoir de disposer d'elles-mêmes, elles veulent au moins retrouver leur personnalité.

Au nom de la Justice, nous devons leur donner satisfaction.

C'est ici qu'apparaît la difficulté. D'une part nous signalons les vices des vieux Etats qui portent en eux le germe des guerres extérieures et des luttes intestines. D'autre part nous reconnaissons à cent groupes divers le droit de former des nations nouvelles et des États nouveaux.

Il n'y a là qu'une apparente contradiction.

Aux groupements ethniques et linguistiques ressuscités, nous apportons la nourriture vivifiante, aux Etats qui les contiennent (parfois nombreux et disparates) et composent tant bien que mal avec eux, nous offrons une garantie d'union à l'intérieur, de paix au dehors. — Nous voulons parler du Fédéralisme.

Grâce à ce système, les vieux gouvernements se dépouilleront du corselet de la centralisation, les frontières cesseront d'être des remparts gardés par la haine.

Mais ce qui est irréalisable entre une France et un Empire allemand tous deux centralisés, peut, par contre, aisément se concevoir entre une Alsace française et un pays Rhénan allemand.

En ce qui nous concerne, persuadés que l'union des classes et la paix des peuples sont liés au triomphe de ces idées, nous travaillerons à refaire l'âme d'une Race chaque fois que cette race s'affirmera et se manifestera par une Langue et, limitant au début nos efforts à la question méridionale, nous travaillerons à recréer l'âme du Midi.

Membres de la famille latine, nous préparerons ainsi la Fédération qui doit unir un jour les peuples de la Méditerranée.

Mais qui parle de " Fédération " parle " d'individus fédérés ". Après avoir exposé les raisons de notre politique générale, nous devons donc indiquer notre programme de politique méridionale: les libertés que nous réclamons pour la Terre d'Oc, la nature de l'indépendance à laquelle elle a droit, et la conduite que nous avons résolu de tenir à l'égard de la France, cet illustre et magnanime pays latin.

La liberté que nous réclamons au premier chef, celle qui nous paraît fondamentale est l'usage de notre langue. Nous voulons qu'elle obtienne dans les établissements d'instruction, dans les prétoires de la justice, sur les places publiques, la même place et les mêmes honneurs, au moins que la langue française. La langue est l'âme même du Peuple.

C'est le peuple qui l'a forgée au long des siècles, selon ses croyances, sa civilisation, ses usages, son génie.

Les générations futures devront connaître et reprendre le parler de nos aïeux, faute de quoi notre œuvre serait stérile.

Voilà donc notre revendication capitale, la clef de voûte de toutes les autres.

Nous réclamons ensuite nos libertés communales. Il est aisé de comprendre que ces libertés ne sauraient être, par avance, définitivement énumérées.

En effet, le principe qui les régit est celui-ci " Selon la Cité, le Droit. "

Néanmoins nous déclarons d'une manière générale, que nous sommes opposés à l'ingérence du pouvoir central dans l'étude des entreprises, la formation des décisions qui touchent les intérêts de la Cité.

Prenons des exemples: La ville de Montpellier possède une Université. Selon notre politique elle doit avoir sur cette Université une autorité décisive et l'administrer au point de vue financier.

Dans le Languedoc, un grand nombre de villes et villages possèdent des caves coopératives. Un contrôle de la Cité ou de la Région languedocienne doit donc

s'exercer seul, et à l'exclusion du pouvoir central, sur ces caves, sur leur construction, sur leur gérance et sur leur exploitation.

En résumé, nous voulons que le Pays méridional ait des pouvoirs politiques suffisamment étendus pour régler lui-même sa situation économique.

C'est là évidemment un principe dont l'application toujours plus développée et plus parfaite sera l'objet de l'étude et des propositions des économistes et des hommes politiques spécialisés. En suprême ressort, le peuple méridional fera connaître sa volonté.

Cette volonté, nous la guiderons, nous l'éclairerons. Nous voulons à cet effet qu'une Ligue puissante embrasse les Sociétés qui s'intéressent à la vitalité méridionale — diversement manifestée.

Le Félibrige, les Chambres de Commerce, la C. G. V., les Conseils généraux, la Nation Gardiane, les Associations industrielles, artistiques, sportives, doivent former cette ligue dont le travail sera double: d'une part, elle donnera des indications précieuses au pouvoir central sur celles de ses attributions dont il doit consentir à se dépouiller; d'autre part, elle préparera le programme des Assemblées constitutives du Midi, qui devront nous donner des lois dans tous les domaines repris à la Centralisation.

C'est ainsi que cette Ligue mettra à l'étude, par exemple, l'organisation de tribunaux méridionaux compétents au civil et au criminel en dernier ressort jusqu'à telle limite que nous pourrions souhaiter. Libertés politiques, libertés économiques, nous les réclamerons chacune en son temps, à l'heure convenable, selon la volonté du Peuple et les progrès de la conscience nationale du Midi.

Hier nous avons exigé la liberté municipale des courses de taureaux, demain nous exigerons le droit d'élire un parlement provençal.

Les libertés s'appellent l'une l'autre.

Mistral a sauvé les droits de la Langue.

Ferroul ceux de la Vigne.

Mais il faut de toute évidence et de toute nécessité, répétons-le, que nous puissions un jour élire des Assemblées méridionales capables de légiférer et composées d'hommes indépendants de l'influence politique de Paris.

Lorsque nous aurons accoutumé de tenir de ces assemblées nos directives, de leur demander la sauvegarde de nos libertés, nous aurons nos véritables Parlements. L'indépendance méridionale sera définitive et les éléments de la Fédération latine auront enfin pris naissance.

Nous verrons alors le jour de ce que nous appelons volontiers: — les Républiques françaises car nous ne voulons rien supprimer de l'Histoire nous savons trop la part du Midi dans la gloire et le bon renom de la France pour qu'il entre dans nos plans de détruire le pays qui porte si haut et défend si bien le Flambeau latin! Ce serait là frapper à mort l'idée même d'une Fédération latine. Nous disons simplement:

— France unifiée, pays mourant... France diversifiée, pays renaissant!

Or:

Nous couvons la croyance  
D'une renaissance!...

Si nous ne voulons plus que Marseille, chef-lieu de département, reçoive servilement les ordres de Paris, capitale, nous tenons à voir Marseille, libre cité, fraterniser avec Paris, cité libre.

Nous voulons être forts par le moyen d'une " union " féconde: le territoire français, la civilisation latine, la paix du monde ont tout à y gagner.

Nous avons conscience de travailler pour l'avenir, et nous saurons nous mettre à l'œuvre immédiatement. Nous connaissons les fondements historiques de nos Droits, nous savons la noblesse de nos aïeux méridionaux, nous pouvons juger de la générosité d'un peuple qui depuis sept cents ans, privé du droit de parler sa langue a fait en sorte qu'elle vive sans le secours de l'enseignement et malgré l'injustice.

Et nous apercevons les fruits certains de notre entreprise: depuis la Grèce, mère de notre civilisation; depuis l'Afrique, vase de Latinité, jusqu'aux Espagnes, jusqu'aux pays d'Oc, jusqu'à l'Italie de Gênes et de Naples, nous voyons le bassin de la Méditerranée porter et réchauffer l'olivier, arbre de paix, d'abondance et d'harmonie.

Nos efforts, nous ne l'ignorons pas, sont liés à ceux de bien d'autres peuples de France.

En 1919, lorsque fut posé sous une forme nouvelle le principe de la liberté des peuples qui était, à vrai dire, la récompense du sang versé sur les champs de bataille, la Bretagne, par la voix de neuf de ses députés, de quatre évêques, d'un cardinal et d'un millier de patriotes, protestait qu'elle ne voulait plus vivre enchaînée à la France par une loi uniforme, mais librement attachée à elle, avec tous les avantages d'une administration autonome, dirigée par des Bretons.

L'Alsace, elle aussi, compte plus d'un enfant qui estime avec raison servir la cause française en travaillant pour une Alsace libre.

Pour nous, plaçant notre œuvre sous l'égide des " Primadié " et sous la protection de notre Maître bien-aimé, nous croyons avec le grand Misiral que le Félibrige " porte en lui la solution des grandes questions politiques et sociales qui agitent l'humanité.

Refaisons donc avec ardeur, avec piété, le souhait que le Maître clairvoyant adressait à nos frères catalans:

Puisse-t-elle arriver l'heure où chaque nation  
Ayant reçu sa part, et libre d'oppression,  
Lèvera comme un blé fécond!

Nous verrons alors, je le dis, à la moindre Cité  
Redescendre l'antique Liberté  
Et l'amour seul joindre les Races!

Et si jamais revient la griffe sombre d'un tyran,

Toutes les races bondiront  
Pour chasser et tuer le rapace!

*Lunel-Viel, le 15 mars 1922.*

Bernard de Montaut-Manse, avocat à la Cour d'Appel de Montpellier.

Jean Grand, capitaine de la *Nacioun Gardiano*.

Marquis de Baroncelli-Javon, félibre Majoral, Manadier.

Frédéric Mistral, Neveu, avocat au barreau d'Avignon.

Gaston Audry, président de la Fédération des Sociétés Taurines de France et d'Algérie.

Joseph d'Arbaud, directeur du *Feu*, Félibre Majoral.

Jules Bœuf, ancien président de l'Ecole félibréenne “ Lou Flourège “.

Ont contresigné cette déclaration, les personnes dont les noms suivent:

(Ces noms ont été lus, le 27 mars 1922, sur la tombe de Mistral, à la suite des sept signataires du manifeste.)

La reine du Félibrige, Mlle Marie Vinas;

Philadelphie de Gerde (Mme Régnier);

Simin Palay, félibre Majoral;

Pierre Fontan, félibre Majoral;

Alexis Mouzin, félibre Majoral;

Prosper Estieu, félibre Majoral;

Jean Vinas, félibre Majoral;

*L'Escolo doù Vidourle*, de Lunel;

*L'Escolo de la Targo*, de Toulon;

*La Revue Méridionale*, de Bordeaux;

*La Revue Fédéraliste*, de Lyon;

Pierre Dévoluy, ancien Capoulié du Félibrige;

Roque, vice-président de l'Association des Etudiants de Montpellier;

Ismaël Girard, secrétaire de l'Ecole Gaston-Phébus;

M. le Docteur Levrat, directeur de la Revue *Lou gay saber*, de Toulouse

Jean Soulairol, rédacteur en chef du *Publicateur de Béziers*;

Etienne Boudon, de l'Ecole Gaston-Phébus, avocat à la Cour d'appel de Pau.

Paul Dubié, directeur de *Pau-Pyrénées*;

Louis Fourmaud, félibre mainteneur;

Louis Abric, félibre mainteneur;

Léon Teissier, félibre mainteneur;

Boudon-Lashermes, félibre mainteneur;

Achille Vidal, président des “ Enfants de Font-Ségugne “.

## APPENDICE V

### MANIFESTE DU JEUNE-MIDI

La guerre a désaxé les hommes et les peuplés.

Toute gloire est promise aux sensations inexplorées. Comme si la marée incessante d'un cosmopolitisme incolore venait à chaque instant couvrir leurs espérances, leurs ambitions, leur volonté, les hommes tendent à perdre le sentiment de leur valeur dans un matérialisme qu'expliquent, sans l'excuser, les dures conditions de l'économie nouvelle. Il semble que la vie courante, exaltée par le bruit et gagnée par la vitesse, se précipite à la mort et l'on serait tenté de croire à une déformation contractée pendant la guerre elle-même.

Dix ans de paix ingrate doivent pourtant aider à se reprendre. Dix années de recueillement doivent inciter à réagir contre une conception qui livre l'art, la littérature, la pensée au chaos.

Ce manifeste, rédigé par Jean Blavet, fut lu lors d'une conférence donnée par ce dernier à la Maison des Etudiants de Paris le 16 janvier 1930 et présidée par Frédéric Mistral neveu.

Dans un siècle d'égoïsme à outrance et d'impersonnalité, il faut restituer à l'homme sa dignité et travailler à instaurer le règne du cœur et de l'esprit. L'automatisme consécutif aux cruelles immobilisations de la période guerrière a fait son temps. Trop de froide raison conduit au rétrécissement de l'horizon idéologique, trop d'analyse à la sécheresse, trop de scepticisme au désenchantement.

Or le cœur et l'esprit ne sont pas seulement les antennes vigilantes de la sensibilité des individus, ils résument aussi l'expression héréditaire de la race. Seuls ils pourront nous élever à cette source infinie de certitudes que constitue le culte de la Race.

C'est ce culte qui procure les plus hautes jouissances, celles qui selon le vers du grand Maillanais " se moquent du tombeau ". Par le cadre éternel qu'il assure à tous les destins, il embellit la vie et rend la mort plus douce.

C'est lui qui dégagera les générations actuelles de l'absolu des théories et de la trop grande conscience qu'elles ont d'elles-mêmes. C'est lui qui leur rendra la plus grande noblesse de vie, sans quoi l'homme se change en bête.

Mais les générations de l'après-guerre ne peuvent plus se confiner dans l'observance stérile de ces règles, inspirées de la terre et des ancêtres, qui n'aboutissent qu'à échafauder de vains systèmes de théorie politique. L'homme est aujourd'hui dépassé par les systèmes économiques.

Voilà pourquoi le Régionalisme de 1930 se doit à lui-même, de réaliser la synthèse des élans du cœur et des besoins du siècle, en s'évadant des ombres de la théorie pure,

pour s'adapter à la pratique quotidienne qu'imposent les nécessités de la vie moderne et la résurrection des provinces.

Le Félibrige, qui doit servir de piédestal à toute passion régionaliste, a porté avec le Capoulié Jouveau, à la *Santo-Estello* de Clermont le premier flambeau dans les ténèbres “.

Le *Jeune-Midi* reprend aujourd'hui en l'élargissant et en la modelant selon le rêve des peuples amoindris, la tradition des Fédéralistes de 1892. Il représente l'espoir tenace des provinciaux à qui l'exil fait sentir davantage la puissance de la Race. Il flétrit la centralisation injuste qui vole leurs richesses aux patries locales pour l'offrir au gaspillage d'un parisianisme éphémère.

Conscient de son rôle, fort de son droit, pénétré d'une vérité qui s'affirme de toutes parts dans l'ordre international, le *Jeune-midi* élève au-dessus de l'égoïsme d'après-guerre la grande clameur fédéraliste des peuples qui ne veulent pas mourir.

## II

Contre la voix du sang, les vicissitudes de la politique ne peuvent rien, Forte et grave, elle s'élève par-dessus les frontières et dans un remous incessant, la mer bleue qui baigne des terres sours porte de vague en vague l'espoir sacré des peuples ivres de lumière et de joie.

Fidèles à la coutume fixée dès 1867 par le catalan Victor Balaguer et confirmée en 1878, aux fêtes de Montpellier par le roumain Vasile Alecsandri et par le provençal Frédéric Mistral, les jeunes Méridionaux de Paris, instruits de la vanité des guerres et de la déception des traités qui les suivent affirment à la face des diplomaties leur foi dans l'Idée latine et dans la fraternité ethnique des nations issues des mêmes origines et bercées des mêmes espérances (1).

Ils savent qu'elle est seule capable de développer à l'encontre du courant affairiste de la civilisation anglo-saxonne le grand courant de la générosité humaine, où l'homme puise des raisons de vie et ils gardent la conviction que la même Idée facilitera, par sa puissance de contrepois et par son rayonnement, le maintien de la paix mondiale

Ils souhaitent que la langue de Mireille devienne le trait d'union et le symbole vivant de tous les peuples qui se revendiquent de la race latine et qu'elle permette ainsi à celle qui “ incarne ce qu'il y a de plus beau “, de s'élever toujours plus haut “ sous la chape du soleil “.

(1) Le *Jeune-Midi* garde intactes ses espérances et maintient ses affirmations après les discours belliqueux prononcés au cours de l'année 1930, par le chef actuel du gouvernement de Rome (Note de l'auteur).

### III

Par ce manifeste, *L'Union du Jeune-Midi* a tenu à marquer l'heure de l'après-guerre au cadran de la pensée régionaliste. Elle a, du même coup, affirmé son attachement indéfectible à l'idéal commun des hommes de civilisation latine.

Mais cette double mission ne lui fait point oublier le rôle que lui ont dévolu les statuts élaborés par ses sept Fondateurs.

Association Amicale des Méridionaux du Sud-Est, en résidence dans la région parisienne, l'U. J. M. s'efforce de jouer le rôle d'un organisme fédératif, entre les originaires des départements du Languedoc et de Provence, en agissant notamment de concert, avec les Associations départementales.

Par l'organe de ses représentants ou de ses délégués, *L'Union du Jeune-Midi* est présente à toutes les manifestations artistiques, littéraires, félibréennes, économiques, organisées chaque année par les Sociétés méridionales.

Centre de rayonnement des originaires de la France du Sud-Est, le *Jeune-Midi* se considère comme le délégué permanent de la Province à Paris et, à ce titre, il se déclare prêt à hâter par tous les moyens, l'aboutissement des réformes destinées à accroître l'intensité et le bien-être de la vie provinciale.

Attentif à tout effort d'émancipation régionale, admirablement placé sur ce poste d'observation que constitue pour les déracinés la capitale parisienne, le *Jeune-Midi* demeure les yeux braqués sur la centralisation contemporaine, convaincu avec Mistral que le Félibrige porte en lui l'apaisement des éternelles inquiétudes humaines.

FIN

© CIEL d'Oc – Avoust  
2012